

Lundi 15 mai 2023

LA CRÉCELLE

Prix libre - conseillé 2€

LE CRÉPITANT JOURNAL
DES RÉVOLTÉ·E·S DE L'ART VIVANT

NEUVIÈME MOUVEMENT

Mai-dito

*Eglantines are red
Muguet is white
ier mai shines bright
So we should fight*

Florilège de mai

1886 Chicago, manifestation sanglante pour obtenir la journée de 8 heures. 1889 Internationale socialiste parisienne et son églantine écarlate. 1919 journée chômée. 1941 un certain Maréchal préfère le blanc au rouge et le Travail aux travailleuses.

2023 c'est donc muguet au fusil que les CRS éborgnent et gazent nos revendications. Nous étions deux millions il y a quinze jours, casseroles et banderoles, pavés et sifflets, bugles et sigles au vent. Au vent également des insectes géants à caméras embarquées : des drones ont sillonné les plus grandes villes de France de 9h à 22h, facilitant les quelque 500 interpellations. Nation à Paris enfumée, les manifestant·es à Nantes mutilé·es, l'hôtel Intercontinental à Marseille occupé : la douce-amère moisson de mai est à glaner et sans cesse à ressemer !



* TOUT EST POLITIQUE

Brève Grève

On a fait grève.

On avait déjà fait des manifs, on avait déjà fait des actions, des AG, on avait déjà été soutenir des grévistes sur leur piquet, enfin bref on croyait pas qu'on faisait partie des gens à convaincre. Et pourtant on n'avait jamais fait grève. Parce que quand même on va pas annuler un spectacle, parce que quand même on a beaucoup travaillé pour en arriver là, et parce que ça gênera qui qu'on joue pas ?

Et si la question, c'était plutôt : ça rassurerait qui, que les théâtres et les salles de concert restent ouverts malgré tout ? Ah... donc oui c'est peut-être pas si inutile que ça, de se mettre en grève, même si on joue pas sur une mega super grande scène nationale... Alors on a fait une petite AG entre nous, on a fait le point : pour ceux pour qui c'était trop juste financièrement, ben y'a la caisse de grève CGT Spectacle qui est faite rien que pour ça ; et pour le reste, ben on allait bien voir ce que ça ferait d'aller en manif tous ensemble au lieu de jouer. Et ben même si j'étais déjà militante et tout ce qu'on veut, même si beaucoup des collègues de l'équipe étaient des ami-e-s avec qui j'avais déjà été en manif, même si tout ça : d'y être ensemble en tant que collectif de travail en grève, c'était autre chose.

Nous, artistes du spectacle, ne pouvons pas juste compter sur les autres pour faire ce choix. Il est difficile pour tout le monde. Et la grève, c'est comme beaucoup de choses : quand on y réfléchit tout seul, on voit pas trop quel intérêt on aurait à la faire. Mais quand on y réfléchit collectivement, on voit bien que c'est ça qu'il faut faire.

Le Conservatoire National Supérieur du Monde

Le CNSMDP a fanfaronné sur tous les tons son classement à la 2e place des meilleures écoles d'art du spectacle du monde par le QS Performing Arts 2023. Nous, crécelleuses et crécelleux passées par ce conservatoire, déclarons solennellement n'en avoir rien à colophaner. Nous faisons nôtre la conviction du compositeur Béla Bartók : «Les compétitions sont pour les chevaux, pas pour les artistes». A la réserve près qu'il serait bon de laisser nos camarades équidés tranquilles.

Grèves, guitares et groupe électrogène

Piquet de grève de l'intersite Villette, place de la fontaine aux Lions, Paris, un jour avant le 49.3.

Malgré sa fougue indéniable, le duo de guitares classiques a bien du mal à se faire entendre face au vrombissement enthousiaste du groupe électrogène à essence, indispensable au réchaud du café de ce petit-déjeuner solidaire. Heureusement, deux militantes CGT du parc culturel de la Villette empoignent la bruyante machine, en déroulent la rallonge et s'en vont la planquer dans un renfoncement. Grévistes et passants peuvent ainsi à la fois apprécier l'interprétation du *Divagando* de Smenzato et savourer leurs pâtisseries maison avec du café chaud vendus au profit de la caisse de grève.

Cette convergence des luttes et des guitares illustre la forme particulière qu'a pris le mouvement contre la réforme des retraites autour du Parc de la Villette. Les différents sites culturels ont coordonné leurs actions : assemblées générales communes, départs groupés en manif et caisses de grève intersites. Les liens tissés entre les mobilisé-es du Conservatoire, de la Philharmonie et de la Villette serviront pour les luttes à venir !

Les Lyon se syndiquent

Le CNSMDL a récemment été le théâtre de la fondation d'une branche syndicale étudiante Solidaires. Nos camarades à l'origine de ce rassemblement ont accepté de répondre à nos questions. Partant d'un constat fort sombre sur le milieu des études en art, elles ont pris cette décision afin de mieux se défendre : «*nous sommes les seul-es à ne pas être réellement protégé-es*», «*le bateau prend l'eau d'un peu partout [et] les premier-es à [en] subir les conséquences directes [...] sont systématiquement les étudiant-es*». «*Nous avons des droits et des intérêts à défendre. Le fait que nos établissements dépendent du ministère de la Culture et pas de celui de l'Enseignement supérieur nous place dans une position compliquée : nous représentons une part très faible des étudiant-es en France, la particularité et les difficultés de nos cursus sont mal connues*». La formation d'une branche syndicale permet aussi de faire le lien entre les «*revendications spécifiques au conservatoire et les autres milieux en lutte pour éviter le corporatisme*».

Une chambre en ville

Voyageant de ville en ville depuis le début des mobilisations contre la réforme, je propose ici quelques observations égarées depuis une chambre d'hôtel, où trône comme il se doit au pied du lit : une télé. Le dit hôtel, en guise de bonus culturel, propose un accès illimité aux films de Jacques Demy, oui, car nous sommes à Cherbourg...

Mais avant les parapluies, je vous ramène à Nantes il y a quelques semaines, où une énergie flamboyante parcourt les rues. Avec quelques autres musicien-nes nous rejoignons la foule.

Une fois rentré-es à l'hôtel, le rictus bien accroché après une telle soirée, nous allumons machinalement la télé en retirant nos godasses. Inévitablement, nous tombons sur les chaînes d'Arnaud, Niel, Bolloré et Dassault qui veillent au grain. Ce n'est pas un scoop et pourtant le contraste entre le vécu sur place et la mise en scène à l'écran nous a fait perdre notre rictus. Car à la réflexion, la réalité nous semble plus proche des Demoiselles de Rochefort que du vomit de CNews.

Déjà d'une, ça chante, et ça chante fort. Bon, on est loin des mélodies gracieuses de Michel Legrand, mais quand même, y'a d'la pulse. Ensuite, il y a comme dans le film, des larmes, même si celles de Deneuve ne sont pas dues au gaz poivreux, lui évitant la morve, les migraines et le regard myxomateux... Comme chez Demy aussi, ça danse : joli ballet avec les CRS, même si avec certains, on sent bien que ce qui les intéresse, c'est plutôt le catch. Avec d'autres, ma foi bien moulés dans leurs pantalons bleus, on se verrait bien aller ensemble à la buvette et fumer la pipe en cachette.

Mais bon, c'est vrai, la comparaison s'essouffle, surtout côté technique car ici, les caméras sont tenues à l'épaule et fournissent des images destinées à être commentées par les plateaux de couillons sus-cités. Alors on filme la foule, on filme ces gens, et on se dit que jamais une telle révolte ne pourrait être transmise par ce truc plat et rectangulaire qu'est un écran. Rappelons au passage, qu'avec 17 % d'inflation, faire la grève n'a rien d'une aprèm' au chaud devant une comédie musicale sentimentale. Car même si à la nuit tombée, les reflets bleus des gyrophares dans la fumée des poubelles sont, il faut le dire, superbes, le vrai sujet est la foule des manifestant-es qui font preuve d'une inventivité et d'une ténacité magnifiques.



Feu de joie place de la Concorde, 17 mars 2023. Deuxième nuit de manifestations en réaction au déclenchement du 49.3

Les enseignant-es artistiques et la grève (témoignages)

Au sein du tumulte que provoque notre bodybuilder préféré Olivier Dussopt et sa réforme des retraites, nous avons souhaité aller à la rencontre d'enseignant-es artistiques afin de voir comment ils et elles s'y retrouvent. Nous leur avons posé 4 questions :

1) Suite au projet de loi sur la réforme des retraites, de nombreux appels à la grève ont été lancés. Avez-vous entendu parler de cette réforme ? Combien d'appels avez-vous pu rejoindre ? Pourriez-vous expliquer ce qui vous a poussé à faire ou ne pas faire grève ?

Je n'ai pas fait grève pour ne pas pénaliser les élèves. Je soutiens la lutte contre la réforme et suis allée manifester à 2 reprises. Je continuerai.

OUI J'EN AI ENTENDU PARLER ET J'AI REÇU DES MAILS DES SYNDICATS. JE NE FAIS PAS GRÈVE CAR LA DERNIÈRE RÉFORME DES RETRAITES SOUS SARKOZY N'A PAS SUFFI. JE PENSE QU'IL Y EN AURA D'AUTRES, DONC C'EST UN COMBAT INUTILE.

Bien sûr que j'en ai entendu parler. J'ai fait à peu près toutes les intersyndicales depuis le début du mouvement, et quelques manifs en plus, notamment depuis le passage en force via le 49.3 et le dernier discours de Macron qui me donne encore plus envie de continuer !!! Dans les leviers qui me poussent à faire grève, il y a bien sûr la réforme des retraites, mais plus globalement le démantèlement et le « fonction publique-bashing » permanent dans lequel on évolue depuis de très nombreuses années ! Ce qui m'empêche parfois de faire grève, ce sont les obligations professionnelles (examen des élèves, représentations, préparations de spectacles), le fait de ne pas être encore titulaire – ce qui me rend tout de même un peu prudent vis-à-vis de mon employeur, et bien sûr la retenue sur salaire !

Je suis solidaire mais je ne veux pas impacter mon travail.

Oui parce que je vais être directement impacté et je m'inquiète pour mes enfants

PAS VRAIMENT, JE PENSE QUE LE RÉGIME DES RETRAITES VA ENCORE ÉVOLUER.

Oui, je me sens concernée par cette réforme, qui aurait pour conséquence un départ à la retraite plus tardif avec une pension moindre ; cela ne va évidemment pas dans le sens d'une avancée sociale.

Je suis concerné, oui, comme tous les travailleurs. Mais je suis lassé, les politiques la feront passer de toute façon. Et le temps que j'arrive à la retraite je pense que cela n'existera même plus.

Non. J'espère enseigner bien au-delà de 64 ans.

J'ai bien sûr entendu parler de la grève. Je n'ai rejoint aucun appel car je me sens peu concerné. La loi sera appliquée quoi qu'il en soit.

Oui, j'en ai évidemment entendu parler mais je n'ai pas rejoint d'appel à la grève en raison de mon désintéressement pour le débat.

J'ai rejoint 3 appels sans faire les manifestations en entier. J'ai envie de faire grève parce que cette réforme n'est pas nécessaire et insensée. Pourquoi demander de travailler plus longtemps alors que le taux de chômage des plus de 50 ans est déjà très élevé ? Elle est injuste parce qu'elle entraîne une paupérisation de la population.

Très concerné, même si les études de musique sont assez longues et laissent peu d'espoir de partir à la retraite à taux plein, même à 64 ans ! Je me sens aussi concerné pour ceux qui ont commencé à travailler jeunes, ceux qui sont dans le privé pour qui il est plus difficile de faire grève (par exemple ma compagne). Surtout cette réforme est pour moi une énième atteinte à notre système social, avec le démantèlement de l'hôpital public, la réforme de l'assurance-chômage etc. donc je manifeste un peu pour un ras-le-bol global également.



3) Quel est votre rapport à la grève, aux manifestations et à leur imaginaire ?

4) Qu'est-ce qui pourrait vous inciter à rejoindre le mouvement qui traverse le pays ?

C'est un truc que je me suis mis à faire un peu par moi-même (la grève, les manifs), dans le sens où même si une partie de ma famille est politisée, je ne suis par exemple jamais allé en manif avec mes parents, et ceux-ci restent plus dans le discours que dans l'action. Je me suis un peu plus politisé quand j'étais à la fac, où mes années de licence ont été marquées par de nombreuses manifestations étudiantes, et via un de mes colocs qui était en sciences po. La lecture de la presse m'a fait prendre conscience des directions prises par les politiques ces dernières années, et de l'importance de faire pression sur les gouvernants pour limiter la casse... et peut-être un jour renverser la vapeur...

RIEN POUR L'INSTANT.

Trop tard pour moi, je l'ai déjà rejoint ! Mais il me semble que les conservatoires sont assez peu mobilisés, même si je croise quelques têtes dans les manifs, souvent par hasard. Sans doute qu'il faudrait fédérer et échanger davantage sur ces sujets dans les établissements, afin de se regrouper... (mais c'est ce que vous êtes en train de faire avec la Crécelle !!!).

Mitigé : je crois au droit de grève, par conviction. Je pense que les manifestations publiques sont inutiles, seul le fait de ne pas travailler et de bloquer le pays a un impact.

Être rassurée, mais c'est de plus en plus compliqué... vu ce qui s'est passé à Sainte Soline... Je rejoins le mouvement en faisant grève... pour montrer que je ne suis pas d'accord. J'essaye de participer aux caisses de retraite ou soutenir Attac.

Avant de faire grève, je ne réalisais pas l'énergie, le courage, le sacrifice qu'il fallait pour faire grève. C'est donner du temps pour les autres. Les manifestations m'effraient toujours un peu désormais. Autant quand j'étais lycéenne, c'était simple. Autant désormais, elles sont anxiogènes. Pourtant elles peuvent être très touchantes humainement parlant. Dans les cortèges, on rencontre beaucoup de gens qui sont des ressources énormes pour la société. Ils écrivent, ils proposent d'autres solutions. On sent qu'ils ont envie de vivre ensemble. Il y a aussi une autre partie anxiogène où on voit que les rues sont bloquées par les forces de l'ordre. Cette partie-là est angoissante parce que s'il y a un mouvement de foule, on ne sait comment sortir. Beaucoup de collègues et d'amis sont concernés par ce rejet de la réforme des retraites mais ne veulent pas rejoindre les manifestations de peur de la violence.

Pas grand chose.

un trop-plein de ras-le-bol

JE N'AIME PAS TROP LA FOULE, JE PENSE QUE LA GRÈVE EST UNE BONNE CHOSE MAIS QUE LE COMBAT DES SYNDICATS EST PORTÉ PAR LEURS PROPRES INTÉRÊTS ÉGALEMENT, DONC JE SUIS PARTAGÉ.

Je crois au droit de grève et aux manifestations mais j'ai le sentiment aujourd'hui que cela ne sert à rien.

Mitigé. J'y vais lorsque des causes m'importent profondément. Mais je me méfie de la foule et de l'uniformisation des pensées sur des sujets complexes. Qui plus est, j'ai peur de me faire mal.

Je l'ai rejoint dès le début et je continuerai autant que nécessaire. Déjà, en 1991, au moment de la réforme qui fait désormais dépendre les enseignants et enseignantes du Ministère de l'Intérieur (et non plus du Ministère de la Culture comme auparavant), j'ai fait partie des manifestants et manifestantes, dont celles et ceux qui assuraient une présence de nuit devant les Ministères.



Le Conservatoire augmenté, ou la ruée vers la marchandisation de la culture et de l'enseignement supérieur

Cela faisait quelques années que l'on entendait parler de « transition numérique » sans savoir vraiment ce que cela voulait dire. Mais le projet de « Conservatoire augmenté », dont une brochure a été déposée en mars sur le site du CNSMDP, laisse entrevoir une politique face à laquelle nous voulons exprimer notre effroi et notre stupéfaction.

Une excroissance marchande

C'est écrit en petit et à la toute fin, mais c'est l'information la plus importante. Les différents programmes qui composeront ce qui s'appellera le « Conservatoire augmenté » seront gérés par une filiale privée, une SASU (Société par Actions Simplifiée Unipersonnelle). Détendue à 100 % par le CNSMDP, son conseil d'administration en sera indépendant, et comptera notamment « les premiers partenaires financiers du projet ». Ainsi, le CNSMDP, établissement public, compte donc se doter d'un genre de startup' maison. Et pour cause, ces programmes ont un point commun : la création de marchandises.

Mais que sont ces programmes ? Il y en a quatre : le « *learning hub* », le « campus en ligne », le « *job center* » et « le studio 3D ».

Le « *learning hub* » sera une plateforme en ligne, « accessible par abonnement » (c'est-à-dire sans le dire vraiment: payant). Elle proposera un catalogue de contenus autour de la pédagogie (cours filmés, mémoires de recherche, bases de données d'annales de concours, des œuvres). Les contenus seront pour la plupart le fruit du travail (rémunéré ou non, on ne sait pas encore — sans doute un mélange des deux) des profs et des élèves.

Le « campus en ligne » sera une sorte de CNSMDP virtuel où faute d'avoir accès à un enseignement *IRL*, on pourra faire un cursus en ligne. Les nostalgiques des confinements pourront ainsi regôûter à la joie des cours en visio. Assez cyniquement est indiqué sur la brochure : « Afin de poursuivre la démarche d'égalité des chances du CNSMDP, des modules de cours seront proposés gratuitement. » Comprenez: la plupart seront payants.

Le « *job center* » toujours selon la brochure, sera « un espace de mise en relation pour des cours particuliers entre des étudiants des établissements d'enseignement musical supérieur et des élèves externes ». Une plateforme qui « permettra la prise de rendez-vous et le paiement du cours en ligne ». Ainsi, en plus de monétiser vos mémoires de recherche et de privatiser vos professeurs, le CNSMDP initie lui-même l'ubérisation de la pédagogie musicale et de ses étudiant·es. Soyez sûrs qu'il prendra sa commission.

Le « studio 3D » est le seul élément physique de cette transition numérique. Ce sera un studio d'enregistrement audiovisuel de 220 m2 en sous-sol du CNSMDP, doté de technologies de pointe. L'utilité pédagogique d'un investissement si considérable est bien questionnable. Mais sa valeur commerciale est claire comme de l'eau de mégabassine. En effet, il est prévu que le studio puisse être loué par des boîtes de production extérieures, pour un tiers de son temps disponible. En plus, on peut parier qu'elles pourront trouver, grâce au « *job center* », des élèves précaires pour servir de chair à musique à prix cassés.

Ce n'est pas en soi l'aspect numérique, ou technologique, du conservatoire augmenté qui nous révolte. C'est son essence marchande, dont les discours sur « l'excellence technologique », la « modernisation de l'enseignement », ou « l'insertion professionnelle » ne sont que les cache-sexes. Cette intrusion commerçante est manifeste à toutes les pages de la brochure. Elle est aussi formulée de manière absolument impérative dans l'annonce de recrutement du « *préfigurateur-riche de la filiale (SASU) ayant vocation à porter le projet de Conservatoire augmenté* » que le conservatoire a posté sur LinkedIn. Est demandé aux candidat·es : « *Un tempérament commercial fort permettant le développement dans une vision long terme et bénéficiaire* ». On ne peut être plus clair.

Il faut bien réaliser qu'une telle structure privée, si elle bénéficiera du travail plus ou moins gratuit de l'ensemble du CNSMDP, sera absolument hors du contrôle de ses instances représentatives et syndicales. On pourra toujours continuer à élire un conseil d'administration, un conseil pédagogique, mais ils n'auront pas leur mot à dire sur ce qui se passera dans le « Conservatoire augmenté », société privée dont le conseil d'administration sera présidé par la direction du conservatoire.

Un glaçage sucré pour un gâteau empoisonné

Comme les néolibéraux savent bien le faire, ce gâteau empoisonné qu'est le «Conservatoire augmenté» est enduit du plus sucré des glaçages. Ne nous laissons pas flatter les papilles et analysons-en les différentes couches. Nous en avons compté trois qui se présentent comme des arguments enrobants à moitié formulés, censés tromper nos dégoûts : l'argent, l'accessibilité, la création. Observons à la pipette cette drôle de recette.

L'argent

C'est l'argument le plus sonnant, et aussi le plus autoritaire. 5 millions d'euros de dotation exceptionnelle du ministère de la Culture, de riches partenaires financiers comme Yamaha, des travaux de grande envergure, de nouveaux espaces et de clinquants bolidés audiovisuels. Tout ça à condition qu'on accepte la feuille de route. Ce n'est pas une trouvaille : l'argent est le premier argument du Capital pour imposer ses choix à la société. On subit une pression implicite : refuser ce projet, ce serait refuser ses moyens, alors que ceux-ci pourraient être utilisés absolument différemment.

L'accessibilité

C'est l'argument le plus trébuchant, mais il a quand même été osé. Tout ce contenu accessible en ligne permettrait de faire rayonner le savoir musical le plus noble par-delà les murs du Conservatoire. Et ce, sans avoir à ouvrir les portes au tout-venant. Il est difficile de garder son sang-froid quand, dans la brochure, cette préoccupation affichée d'accessibilité arrive à se conjuguer avec les vieilles représentations élitistes et l'agenda commercial. On blablate sur le partage en marchandisant le prestige.

Rappelons qu'il n'y a pas besoin d'un studio de 220 m² ou d'un «*learning hub*» pour mettre des supports de cours en ligne, des mémoires de recherches, des conférences, des masterclasses ou des cours filmés. Le conservatoire le fait déjà — gratuitement ! — sur sa chaîne YouTube ou sur son site. Un service informatique et audiovisuel existe pour cela, et si on veut développer cette activité, louable, il n'y a qu'à y embaucher.

Et pour l'accessibilité au conservatoire lui-même, il y aurait bien d'autres voies pour la développer que de vendre une sorte de

cursus de consolation en visio. On peut augmenter la capacité des classes, supprimer les limites d'âge, autoriser les auditeurs libres en mettant à bas ces maudits portiques. L'accessibilité à l'art est un problème politique, et laisser croire que sa solution est technologique est une arnaque. En plus, il faut un sacré cynisme pour parler d'accessibilité en mettant en place la vente de cours en ligne !

La création

Un autre argument qui survole les pages est celui de la nécessité, pour la création artistique, d'être technologiquement en pointe. Artistes, ne ratez pas le coche de la réalité augmentée ! Ne vous laissez pas ringardiser par le métavers avec vos instruments en bois et vos plumes d'oie ! Nous n'avons pas d'hostilité, ni esthétique ni politique, envers les nouvelles technologies. Mais nous ne pensons pas pour autant que l'art a comme impératif de faire fructifier les investissements de la bourgeoisie *high tech*. Nous ne prétendons pas avoir une appréhension complète des aspirations artistiques de notre génération. Mais ce que nous pouvons observer, parmi nous et autour de nous, c'est que les questions esthétiques et politiques que se pose notre génération d'artistes ne rencontrent pas significativement les outils promis par les technologies dans lesquels le conservatoire s'apprête à investir des millions.

Ce tournant du conservatoire augmenté est donc présenté de façon à laisser entendre que chacun a une épingle à tirer dans ce jeu. Inoculons-nous une solution à base de concentré de capitalisme et de nouvelles technologies, et tout ira mieux ! Celles et ceux qui ont déjà pu observer les effets de ce remède savent bien qu'au contraire, il accélère le mal.

Les personnels du conservatoire craignent que le Conservatoire augmenté amène une surcharge de travail, et un travail qui va à l'encontre de leur attachement au service public. Car les contenus et une partie de la gestion technique seront effectivement assurés par personnels et élèves. Et si quelque chose n'augmente pas au conservatoire, c'est bien les salaires...

Nous appelons personnels et élèves à exprimer haut et fort leurs inquiétudes, leurs réserves ou leur révolte face au projet de Conservatoire augmenté, qui diminuera ce que nous aimons au conservatoire : la gratuité, la notion de service public, la recherche artistique libre de tout cahier des charges privé.

La Fondation Signature et ses talents artistiques

La Fondation Signature-Institut de France dites-vous ?
Mais qu'est-ce que c'est ?

Et bien c'est une jolie médaille dont certaines faces sont moins brillantes que ce qu'il n'y paraît. Ce cercle prestigieux fondé en 2018 par la Dr Natalia Logvinova Smalto, qui a fait du mécénat et de l'attribution de bourses une reconversion, est destiné à «récompenser, distinguer et révéler des talents d'excellence» dans les domaines du stylisme, des arts du Jardin et de la musique ; en hommage aux passions de son défunt mari, le styliste Francesco Smalto.

La Fondation Signature mécène donc les plus grandes institutions culturelles comme l'Opéra-Comique, le Petit Palais ou encore l'Opéra de Paris dont les académicien-nes sont grandement utilisé-es pour faire briller son blason.

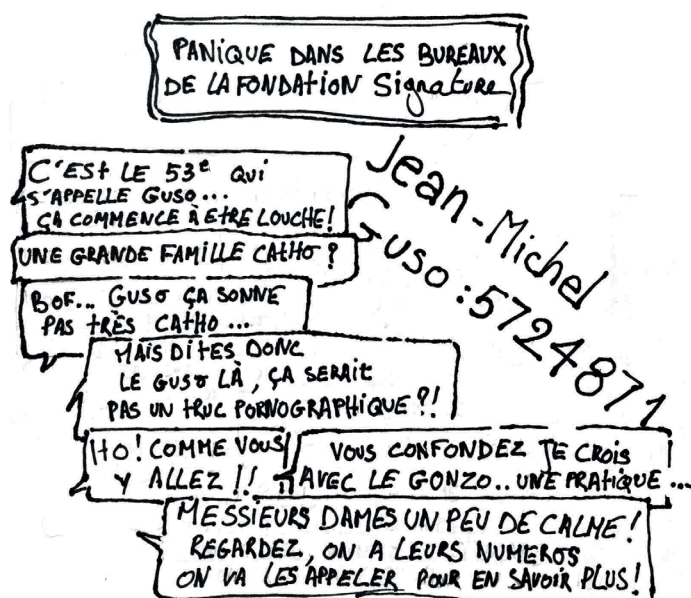
La gouvernance de la fondation est composée d'un collège de l'Institut de France, de quelques ami-e-s de la fondatrice et d'un comité d'honneur issu de la crème de la crème de la bourgeoisie culturelle. On trouve dans ce dernier les noms de Renaud Capuçon, d'Alexandre Tharaud, de Laurence Equilbey ou encore de Jack Lang (qui a d'ailleurs fait l'objet d'une enquête en 2019 pour abus de biens sociaux, pour avoir reçu en cadeau près de 500000 euros de costumes de la part du défunt mari de la fondatrice, Monsieur Smalto).

Parmi les bourses destinées à «aider les jeunes prodiges à se faire connaître sur les scènes les plus prestigieuses» se tenait en octobre dernier la remise du Prix Fabuleuse Signature, créé afin de récompenser des femmes artistes de nationalité étrangère. Parmi les candidates, des plasticiennes de l'ENSAD et des musiciennes du CNSMDP.

Un mois plus tard, la Fondation organisait dans la salle de conférence de la Philharmonie de Paris la première rencontre entre le Cercle des Fabuleuses Signatures et de l'Association des amis des jardins remarquables européens. Spoiler alert, c'est ici que se décompose toute cette belle vitrine. Deux anciennes étudiantes du CNSMDP qui étaient candidates au prix Fabuleuse Signature, sont contactées pour se produire 30 minutes chacune durant cette conférence. Il est convenu que l'une d'entre elles jouera en duo avec une tierce personne, et que l'autre jouera

seule au piano, le tout entre 14 h et 15 h, de quoi présager d'un beau concert. Il est demandé à chacune d'entre elles de fixer son prix de prestation, sans qu'aucune autre information nécessaire à la création d'un contrat ne soit demandée. Par précaution, les trois musiciennes fournissent leur numéro de Guso qui sera confondu par les organisateurs avec leur numéro de téléphone... Le jour J, à l'arrivée des musiciennes, Natalia Logvinova Smalto leur annonce qu'il serait préférable qu'il y ait un moment de musique à 14 h pour faire rentrer le public et un autre moment de musique à 16 h 30 pendant le cocktail prévu après la conférence. Ce qui devait donc être un concert visant à mettre de «jeunes talents artistiques» sur une «scène prestigieuse», se retrouve en fait être un accueil musical d'un public qui entre goutte à goutte dans une salle, se dit bonjour, discute et regarde son téléphone pendant que la musique fait office de bruit de fond. Comme les musiciennes ont d'autres obligations l'après-midi et ne peuvent être disponibles pour jouer pendant le cocktail, on leur propose de raccourcir leur programme afin que «le Roi de Belgique fasse son discours au moment où la musique s'achève». Chacune fait des concessions et la pianiste joue ses Variations de Beethoven magnifiquement, mais en se pressant sur son pauvre piano droit collé à un des murs latéraux de la salle. Après quelques applaudissements éparés, les trois musiciennes sont cantonnées sur scène, cachées par un paravent pendant 1 heure avant de finalement décider de partir pour de bon de cette mise en scène minable.

Morale de l'histoire, quand une Fondation de mécènes confond un Guso avec un numéro de téléphone, et demande à des artistes de jouer en bruit de fond sans contrat, c'est que l'instrumentalisation des jeunes artistes par la bourgeoisie a encore de beaux jours devant elle !



Inspiration Live Music Concept : quand l'événementiel nous montre que jouer du violon, c'est d'abord rentrer dans une taille 36, et peu importe si ton micro n'est pas branché tant que tu sais te déhancher

Un déluge de lumières, une flopée de danseurs, musiciens, strass et paillettes, et même une grande star en prime pour quelques minutes de show : «Let's dream together», comme le promet le site de la société de production événementielle Inspiration Live Music Concept.

Des rêves pas vraiment à la portée de tout le monde. La liste des hauts personnages ayant fait appel à Inspiration pour l'organisation de leur mariage donne le tournis : Kim Kardashian et Kanye West, le président du Gabon, la famille Ferragamo, la famille royale saoudienne, la famille Shangri-La. Allons faire un tour sur ce site élégant, dont la vidéo de présentation spectaculaire, façon grosse production Netflix, laisse présager des spectacles de haute voltige. Les noms de villes s'égrènent : une entreprise qui vend ses prestations dans le monde entier — ce qui implique que les artistes engagés prennent souvent l'avion. Un aller-retour à l'autre bout du monde pour jouer en play-back. Si l'on devait jeter la pierre, ce serait plutôt aux organisateurs qui pourraient tenter d'engager des artistes localement, ou aux clients, qui ne semblent pas s'interroger sur le coût environnemental de leur mariage, fête d'anniversaire, ou autre. D'ailleurs, la liste des clients les plus prestigieux se trouve sur le site, en toute transparence («Président Macron Garden Party», vous avez bien lu). De toute évidence, l'écologie n'est pas la préoccupation principale des frères Bitton, à l'origine du projet. Une des vidéos, concernant un mariage organisé au beau milieu du désert, s'ouvre sur l'image d'un hélicoptère. Se prouver son amour de manière démesurée, ça vaut bien la peine de sacrifier un peu plus la planète, non ? Une musicienne que j'ai récemment interrogée nous confiait s'envoler pour les Iles Vierges Britanniques (au moins 14 heures de vol depuis Paris, il n'existe pas de vol direct pour ces îles depuis l'Europe) pour un event, et rester sur place à peine 3 jours. «*Et encore, c'est plus long que d'habitude*», ajoute-t-elle en soupirant, car elle préfère ne pas perdre trop de temps avec ces projets qui lui paraissent purement alimentaires.

Une autre vidéo de mariage de luxe nous montre l'Opéra Garnier ouvrant ses portes au groom qui monte solennellement les marches en marbre, agrémentées d'une flopée de jeunes danseuses en tutu, prenant la pose, l'air mal à l'aise. Puis, les danseuses suivent le couple à travers la salle du banquet, sur des pointes hésitantes. Après quoi la mariée découpe une pièce montée de plusieurs mètres de haut au sommet des grandes marches de l'Opéra, en toute simplicité. Le doute lisible sur le visage des danseuses en dit long : elles s'interrogent probablement sur le sens de leur présence. Les artistes qui participent à ces shows gigantesques remplissent une fonction plus décorative qu'artistique. Cela pourrait expliquer pourquoi ce milieu ne favoriserait pas l'inclusion. Au cours du visionnage des vidéos, visages lissés et souriants, les violonistes disposées sur des piliers sont toutes... des femmes. Et des femmes jeunes, blanches, valides, correspondant à tous les standards de beauté.

Nombreuses sont les voix qui se félicitent de ce que le monde de la mode, dans une ère post-Metoo, tente (parfois maladroitement, parfois dans un but franchement commercial) d'inclure les corps dans toute leur diversité, combattant ainsi des fléaux comme le racisme, la grossophobie, l'âgisme. Le monde merveilleux de ces extravagantes productions événementielles échappe pour le moment à ces avancées. Une musicienne témoigne : «*Toutes les cordes sont des femmes, toujours. Les garçons sont plus représentés dans les cuivres, percussions, et eux sont réellement sonorisés.*» Elle ajoute qu'une fois, s'apprêtant à monter sur scène et découvrant un dysfonctionnement de son micro, elle hésite mais un des frères B. la pousse à y aller quand même, arguant que le son n'est pas tellement important. On joue sur une piste de playback, sans partition, et peu importe si les notes qui sortent de l'instrument ne correspondent pas à l'enregistrement. L'important, c'est de garder le sourire ! Et aussi : ne pas afficher trop de rides. Plusieurs musiciennes confient leurs angoisses : alors qu'elles ont basé toute leur carrière sur l'événementiel, elles s'approchent d'un âge qui pourrait signer leur fin de contrat. Une autre musicienne parle de son malaise, lors de l'essayage de robes à Monaco, car la taille maximum fournie étant un 38, elle ne pouvait pas fermer la fermeture éclair.

Est-il possible de faire évoluer ce monde merveilleux de l'événementiel ? En tout cas, il mériterait bien un petit mouvement collectif de dénonciation de ces pratiques abusives, sexistes et polluantes.

VLOG Ecoguerrier

L'eau croupie devient amère

Le front plissé nous tiendrons bon

Vanzay, à quelques minutes de Sainte-Soline dans les Deux-Sèvres. La région n'a pas beaucoup changé depuis octobre, les oiseaux, même au printemps, se font rares. En revanche, les chantiers de mégabassines fleurissent. Les oppositions sont toujours fortes, et l'opinion publique semble pencher de plus en plus en faveur du collectif Bassines Non Merci soutenu par les Soulèvements de la Terre, la Confédération paysanne, Greenpeace, XR et bien d'autres. Les recours en justice sont légion mais la bataille semble avoir pris un nouveau tournant depuis le dernier rassemblement (cf. *La Crécelle* mvt. 8, «VLOG écoterroriste»). Enfoncer le clou dans la bâche des chantiers restants semble une évidence. «Tu vas à Sainte-Soline ?» devient la phrase la plus courante dans mon entourage militant.

Nous voilà donc un samedi matin humide, à nous dépêcher dans la boue pour arriver à l'heure avec la Fanfare Invisible. Nous choisissons le cortège des loutres jaunes («Loutres, vénères, et révolutionnaires !»). La lutte semble de plus en plus étoffée, et pas qu'en nombre. On espère seulement ne pas être dans le cortège de la *lose* comme la dernière fois.

Deux heures et dix morceaux acclamés plus tard, il semble que l'offensive porte notre bannière¹. Aucune répression sur le chemin, nous arrivons aux abords de la forteresse avec à peine les larmes aux yeux. Parenthèse : si vous voulez souffler dans un instrument sous les lacrymos, le pince-nez de piscine aide beaucoup, et ce n'est pas encore catégorisé comme une arme !

Tout se déroule très vite ensuite. Au lieu de jouer au chat et à la souris, nous sommes poussé-es par notre nombre ahurissant à faire un front compact. La stratégie policière est simple : protéger le chantier quel qu'en soit le coût humain. Une percée semble être effectuée. Les explosions n'arrêtent pas. Nous nous rapprochons doucement en musique mais déjà l'ambiance est étrange. Des habituels «merci, ça fait un bien fou !» se mélangent aux regards de premières lignes en repli vidé-es par leur affrontement. Alors que nous nous attendions à animer un jeu innocent entre loutres, outardes et anguilles, c'est l'image d'une bataille d'un autre temps avec fifres et tambours qui semble être donnée. En «deuxième

ligne» tout est relativement calme. Notre mégaphone sert parfois à appeler un-e médecin, et quelques comparses ont presque de la compassion pour les forces de l'ordre acculées, encore une fois intoxiquées par leurs propres gaz et le caoutchouc brûlé. Ce sentiment de sécurité relative s'efface en un instant à la vue des nouveaux joujoux de la BRAV-M, une quinzaine de quads qui arrivent, malgré les fossés, à se mettre derrière nous. A cinquante mètres de ces 30 gendarmes, nous ne savons plus quoi faire. Jouer ? Fuir ? Ils ne vont pas charger quand même, nous sommes des milliers.

Spoiler alert : dans le coffre d'un quad, on peut mettre énormément de grenades. Alors que nous avons l'habitude de jouer dans toutes les conditions, avec un petit air des musicien-es du Titanic, nous sommes contraint-es de clopiner loin du danger, les oreilles sifflantes et les yeux douloureux.

L'ambiance est contrastée après la charge, nous attendons en musique mais sommes vite poussé-es à rentrer car la base arrière est déjà surchargée par les deux cent blessé-es en à peine plus d'une heure. Pour la petite anecdote, j'ai envie de me rendre utile malgré l'instrument qui m'encombre. Je m'avoue vaincu quand ma main restante s'avère inutile pour porter un blessé qui peine à être évacué. Ses yeux, seule partie de son corps découverte, me reconnaissent.

C'est une amie chère. J'en reste ébahi.

Des trophées de guerre sont néanmoins brandis, comme cette veste de la gendarmerie floquée au nom du CRS ayant abandonné un des camions en feu. Dans un nouvel élan d'énergie, nous fusionnons avec les fanfares présentes pour accentuer la jovialité en demi-teinte. Ralenti-es par notre nombre, nous mettons plusieurs heures à rentrer. Des haies sont plantées dans des champs de colza démesurés, des circuits d'approvisionnement de la bassine sont mis hors d'état de nuire. Mais la victoire symbolique n'a pas lieu.

Autant de violence pour un symbole.

Le message d'un ami de la fanfare me revient : «Attention à vous, les flics vont être en mode match retour». Message providentiel. Nous espérons que la belle portera bien son nom. Trois mille gendarmes et policier-es pour défendre une motte de terre. Dix fois plus de manifestant-es, emporté-es avec entrain dans

¹ L'offensive a en fait commencé par les tirs de lacrymogènes des CRS (selon la LDH)

leur jeu martial². Nous étions qualifié-es d'éco-terroristes par Gérard Darmanin. Nous sommes-nous transformé-es en éco-guerrier-es malgré nous ? On fait la fête en ville le soir, les chapiteaux sont splendides et on y croise même le maire allié. Le contraste avec la manifestation illégale d'il y a quelques heures est saisissant. La programmation artistique va du bal trad au punk pyrotechnique et nous râtons sur l'absence de meufs sur scène. Malgré les pancartes «riots fight sexism», beaucoup de combats restent à gagner.

Le lendemain est calme, le camp est extrêmement propre, preuve qu'une grande partie des chatons présents a écouté les indications de J. Le Guet (porte-parole du collectif, interdit de séjour dans le périmètre) pour ne pas se brouiller avec les autorités. Celles-ci encadrent toujours la ville de Melle, rebutant malheureusement une bonne partie de locaux semi-engagé-es à participer à la «Fête de l'eau». On se croirait en lendemain de festoche, avec une envie encore plus intense de se prendre dans les bras.

Les luttes ultravertes

L'activisme écologique a marqué un tournant au cours des années 2010 par la prise d'ampleur des luttes territoriales contre les grands projets d'aménagements capitalistes au bilan écologique dévastateur. Face à la construction d'un aéroport, d'un barrage, d'un centre d'enfouissement nucléaire, d'un centre de vacances de luxe, ou devant l'agrandissement d'une zone industrielle et la destruction de jardins ouvriers, des collectifs locaux de lutte se constituent. Ils dénoncent et tentent de bloquer des projets parfois vieux de plusieurs dizaines d'années qui reposent souvent sur des partenariats entre l'Etat et le marché privé. La victoire de 2018 sur la ZAD (Zone à Défendre) de Notre-Dame-des-Landes contre un projet d'aéroport est significative par sa portée et par l'intensité de la répression qui suit. Plusieurs initiatives politiques émergent de l'ancienne ZAD, dont la création des Soulèvements de la Terre en 2021. Il s'agit de coordonner des collectifs locaux pour leur donner un écho national et les inscrire dans un mouvement de lutte écologiste général. Leur organisation se fait sous la forme de saisons d'événements de lutte (la saison 5 commence au printemps 2023). Cette articulation reprend ce qui avait fait le succès de la lutte à Notre-Dames-des-Landes : un maillage associant militant-es anarchistes, syndicat paysan (la Confédération Paysanne), organisations locales auxquels s'ajoutent des collectifs issus des mouvements climats comme Extinction Rebellion, Youth for Climate... Ce travail de coordination permet de faire tenir ensemble des modes d'actions diversifiés, de la manifestation massive aux sabotages en passant par des événements festifs.

A Sainte-Soline, la lutte a permis de mettre en lumière l'absurdité des méga-bassines : si l'été des restrictions s'appliquent pour le pompage des nappes phréatiques, ce système est un moyen de les contourner. Les restrictions ne s'appliquent pas aux réserves d'eau en surface, il suffit donc de pomper les nappes l'hiver pour remplir lesdites bassines. Dans le cadre de sécheresses pluriannuelles, il s'agit d'une appropriation de l'eau au profit d'une agriculture intensive et destructrice.

Alors que le gouvernement semble avoir suspendu sa menace de dissolution des Soulèvements de la Terre, des collectifs locaux essaient un peu partout. Face aux ravages écologiques et humains provoqués par le capitalisme, il est plus que nécessaire de prendre part à ces initiatives.



² Autocritique constructive : <https://blogs.mediapart.fr/les-ami-es-des-soulevements-de-la-terre/blog/170423/celles-et-ceux-qui-ont-marche-sainte-soline>

Attente Intermittente

Je n'ai fait aucun concert depuis deux mois.

Quand un collègue me demande ce que je fais en ce moment je réponds : «oh je ne travaille pas» et je justifie aussitôt : «mais j'en profite pour faire plein d'autres choses !» J'énumère alors une liste longue comme le bras pour bien prouver que je ne reste pas inactive. Le sourire poli de mon interlocuteur ne me trompe pas. Je vois bien au fond de ses prunelles le miroir de ma propre angoisse. Il est heureux de ne pas être à ma place.

Il est vrai que l'intermittent-e du spectacle inactif-ve a bien des raisons de s'inquiéter.

Il y a la crainte de ne pas refaire ses heures ou celle d'en faire trop peu et de faire «baisser son taux», ce qui pourrait s'avérer dramatique dans une période d'inflation et de hausse généralisée des prix. Rappelons que la grande majorité des intermittent-es (43 %) réside en Île-de-France où le montant des loyers ne cesse de s'envoler. Pour vous donner une idée, l'allocation journalière minimale est de 44 euros pour les artistes et technicien-nes du spectacle et un-e parisien-ne paye en moyenne 20 euros de loyer par jour.

Il y a la position inconfortable d'attendre les propositions de travail des orchestres ou ensembles, de voir le reste de son calendrier vide sans oser planifier d'autres activités de peur de manquer une proposition de dernière minute. De se triturer l'esprit pour essayer de sortir de cet état de passivité : tenter un concours d'orchestre sans véritable envie peut-être ?

Il y a, enfin, la grande phase d'interrogation personnelle : «pourquoi ne m'appelle-t-on plus ?» Et d'imaginer alors que l'on a pas été assez bon-ne ou pas assez sympa, que les autres jouent ou dansent mieux que soi, que l'on est peut être pas fait-e pour ce métier...

Dans notre milieu artistique, nous avons tous et toutes intégré qu'il fallait travailler beaucoup pour réussir et que le succès professionnel est dû à un acharnement quotidien et beaucoup de sacrifices. Pendant les études supérieures, de nombreux-ses étudiant-es musicien-nes et danseur-ses s'enferment dans des studios pendant des heures pour se montrer à la hauteur, risquant tendinites et burn-outs. D'autres jonglent à grand-peine

entre leurs études, la préparation aux concours, leurs heures d'enseignement, leurs cachetons... Devenu-es professionnel-les, nous restons persuadé-es que pour être considéré-e comme un ou une bonne artiste, il est valorisant d'avoir beaucoup de travail, de multiplier les projets artistiques divers et variés et regardons d'un mauvais œil les pages vides de notre agenda.

Une collègue croisée par hasard, cernes et cheveux ébouriffés pourra m'affirmer avec fierté qu'elle n'a «pas un moment pour [elle]». Pour moi, qui ne travaille pas, toutes mes collègues me semblent pris-es dans un tourbillon incessant de concerts, de tournées, de rencontres merveilleuses. Impression fortement alimentée par les réseaux sociaux. Mon estime de moi est au plus bas. Ces phases où l'artiste est mis-e à l'arrêt génèrent en lui ou elle beaucoup d'angoisse et réveillent chez certain-es d'entre nous un flot de pensées dévalorisantes et beaucoup de culpabilité.

Mais nous devrions peut-être accepter que cette culpabilité n'est pas vraiment la nôtre mais découle directement d'une société capitaliste qui survalorise le travail et à l'inverse, méprise les inactif-ves, les improductif-ves, les chômeur-ses et les paresseux-ses. Car les artistes qui travaillent trop, qui s'empêchent de vivre car ils ou elles ne savent pas refuser un projet et qui enchaînent pays, salles de concerts, collègues et répertoires sans jamais se poser — ne sont pas plus épanoui-es pour autant. Derrière cette façade de «l'honnête travailleur-se» une cassure apparaît. Après deux années de crise Covid, en pleine crise écologique et sociale, nous pourrions tous et toutes repenser notre rapport au travail : quelle place lui accordons-nous ? Dans quelles conditions acceptons-nous de le faire ?

Nous pourrions comme Paul Lafargue revendiquer notre droit à la paresse et nous lever «non pour réclamer le Droit au travail qui n'est que le droit à la misère, mais pour forger une loi d'airain, défendant à tout homme de travailler plus de trois heures par jour.»

Nous, qui ne travaillons pas, prenons un instant pour souffler. Éloignons-nous un temps des normes intenable de la société et rêvons :

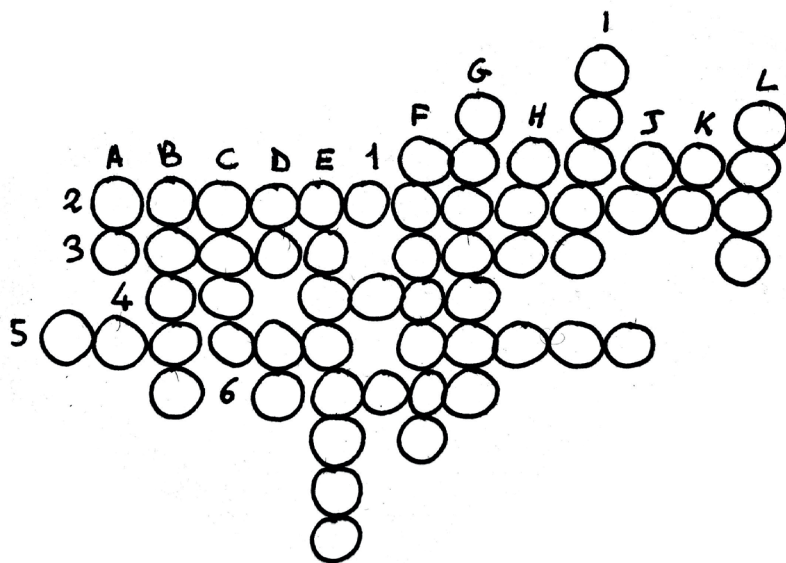
**«La Terre, la vieille Terre, frémissant d'allégresse,
sentirait bondir en elle un nouvel univers...
Ô paresse, mère des arts et des nobles vertus,
sois le baume des angoisses humaines !»**

Paul Lafargue, *Le droit à la paresse*, 1880.

Attende Intermittente



Mots croisés



- A : L'intelligence anglaise
 B : Plus agréable dans le ciel que sur le pavé
 C : Il y a eu Pif Gadget, Playboy et ...
 D : Ici nous attend là-haut | Initiales d'un magasin enflé
 E : Spirituelle ou en voie d'extinction
 F : Yo, gars, détends-toi :)
 G : Quand on ne l'est pas, on n'est rien (pour Manu)
 H : On en pose pour faire une pause
 I : Elles fusent quand on s'ennuie
 J : Militaire mais pas universel
 K : Le Spotify du-de la pauvre
 L : Leurs contes nous ont endormi-e-s

- 1 : On y a bien droit selon Lafargue
 2 : Le gong des 507
 3 : Plus elle est longue, plus c'est long | Meubles soporifiques
 4 : @ | Plat de vacances au soleil
 5 : Faire le mur à plusieurs voix | Effacée quand domestique
 6 : ... et labet

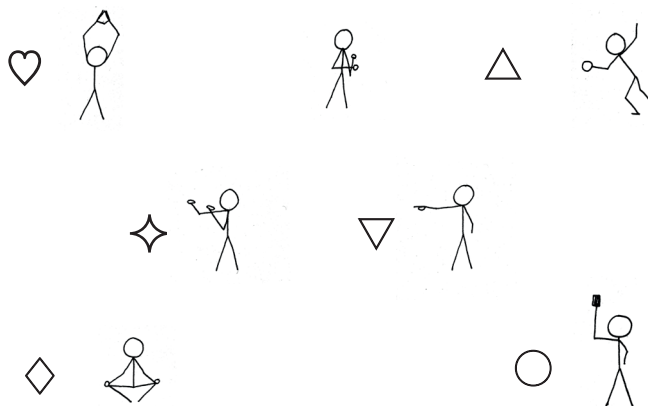
Psycho-test : quel chant de manif' êtes-vous ?

Comment trouver sa place dans ces manifestations gigantesques aux cortèges bigarrés ? À l'oreille, bien sûr ! Faites confiance à votre tessiture ! Dites-nous qui vous êtes et nous vous dirons quel chant suivre ou entonner pour vous sentir bien entouré-e. À vos stylos, cochez une réponse par question, et rendez-vous à la fin du test où la forme que vous avez le plus choisie dévoilera votre chant véritable !

Quelle est votre couleur préférée ?

- ☐ Violet
- ☐ Jaune
- ☐ Noir
- ☐ Chêne
- ☐ Bleu marine
- ☐ Vert
- ☐ Rouge

La position de yoga que vous pratiquez le plus :



Votre ventre gargouille, qu'ingurgitez-vous ?

- ☐ Un gros porc
- ☐ Un camembert Président rôti au feu de bois
- ☐ Un poulet à la moutarde
- ☐ Des chips
- ☐ Une entrecôte sauce au poivre
- ☐ Une soupe de mauvaises herbes
- ☐ Un sandwich merguez

Votre destination de rêve :

- ☐ Quelque part au-delà de l'arc-en-ciel
- ☐ L'Arc de Triomphe
- ☐ La Bretagne et ses capitales pavées
- ☐ Partout tant qu'on peut y faire une université d'été
- ☐ Une certaine ville d'eau dans l'Allier
- ☐ Le Chiapas
- ☐ Clermont-Ferrand

Quel est votre animal totem ?

- ☐ Le paon
- ☐ Le canari
- ☐ Le chat noir
- ☐ La cigale
- ☐ Le caniche
- ☐ Le-a triton crêté-e
- ☐ L'ours

Dans 5 ans, vous vous voyez :

- ☐ En tête d'affiche de la sixième édition de la Soirée Dégenrante aux côtés d'Azurée de la Badass
- ☐ Ramenant une pierre du Palais de l'Élysée en souvenir
- ☐ Toujours en garde à vue...
- ☐ Cachetant sans relâche des envois postaux pour des milliers d'abonné-es
- ☐ Pilotant un drone bien au chaud dans une salle de contrôle
- ☐ Au cœur des Deux-Sèvres, flânant paisiblement à côté d'une nappe phréatique
- ☐ Prenant la parole à une assemblée générale endiablée

♥ Freed from desire



On dit souvent de vous que vous êtes « original-e » car vous n'hésitez pas à montrer votre profonde identité au grand jour, à affirmer vos idées à voix haute. En manifestation, vous êtes plutôt du côté des Roses, tout en portant vêtements et maquillage de couleurs variées. Vous aimez à la fois les actions coup de poing rythmées et physiques et les marches festives où le sourire est au rendez-vous.

□ On est là !



Têtu-e, vous avez en vous une rage contenue qui s'exprime face à ce qui vous révolte. Vous êtes entièrement engagé-e dans les manifestations auxquelles vous participez hebdomadairement et où la chamaille avec les flics est de mise. Vous n'aimez pas être associé-e à un groupe traditionnel et préférez rejoindre vos compagnon-nes aux gilets aisément reconnaissables.

△ ACABEUUH



Aventurier-re, vous aimez aller au-devant des choses et faire face aux problèmes, sans détours. En manifestation, vous avez pris l'habitude d'être vêtu-e de noir et emmenez des accessoires percutants. Accompagné-e de vos acolytes, vous restez en bande et redécorez les rues alentours tout en n'hésitant pas à aller à la rencontre des policiers, que vous ne portez pas dans votre cœur.

✧ La Carmagnole



De nature joviale et réfléchi, vous aimez écrire ou dessiner tout en pratiquant un art scénique à plein temps. En manifestation, vous êtes aux côtés des deux drapeaux Crécelle, entouré-e d'ami-es avec qui le flot de discussions politiques ne tarit pas. Vous voguez entre les différents cortèges, cherchant un peu d'espace pour danser et chanter la Carmagnole.

▽ La Marseillaise



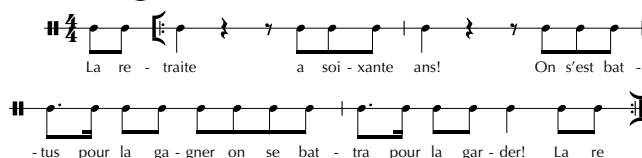
Patriote, vous aimez vous sentir puissant-e et dans le droit chemin, et n'hésitez pas à embêter ceux qui s'en sont écarté-es. En manifestation, vous devez rester avec vos collègues pour encadrer la foule et donner des pichenettes quand elle n'obéit pas, ce qui vous enchante. Si vous voyez une âme solitaire et tapageuse vous choisissez souvent de l'emmener dans votre camion.

◇ L'estaca



Indépendant-e et amoureux-se de la nature, vous appréciez les soirées au coin du feu (de joie) et la lecture. En manifestation, vous préférez vous asseoir si ça part en cacahuètes, ou rejoindre le cortège de tête si vous n'êtes pas entendu-e. Vous êtes adepte des marches en zone naturelle menacée plus qu'en ville bétonnée et vous en faites votre habitat quand les manif ont échoué.

○ La retraite, à 60 ans !



Très sociable, vous aimez le collectif, ses disputes et sa force. La manifestation c'est avant tout pour vous une belle journée où, au cœur de la marche avec vos camarades, vous pouvez boire des coups et rencontrer des nouvelles personnes qui pourront vous rejoindre. C'est la cerise sur le gâteau de la grève, indispensable à toute bonne mobilisation.

Solutions mots croisés du mvt. 8

	A	B	C	D	E	F	G	H	I
1	E	M	M	E	N	T	A	L	
2	X	O	E		O		I	S	
3	P	N		H	A	T	I	V	E
4	E	U		P	L	A	T	R	A
5	C	M	A		L	A	A	M	
6	T	E		G	U	I	L	I	
7	A	N	E	A	N	T	I	S	
8	T	T		R		A	E	O	N
9	I		B	E	N	I		N	U
10	V	I	B	R	E	R	A	S	
11	E				Z	E	N		

	1	2	3	4	5	6	7	8
I	C	R	E	C	E	L	L	E
II	O	V	I	E		O	V	E
III	H	E	C		S	I	T	E
IV	H		H	U	B		T	
V	U	N		R	I	S		E
VI	N	A	C	E	R		S	O
VII	P	A	T	A	T	E		S
VIII	L	U		R		A	I	L
IX	I	R	R	E	E	L		O
X	S	E	T		T	I		G
XI	H		T	H	E	E		I
XII	E	X		S		N	O	E

Trouble dans l'opéra

Quand deux chanteuses lyriques féministes se racontent...



Article écrit à quatre mains, d'où l'utilisation alternée du «je» et du «nous»

Nous ne sauverons pas ici l'opéra comme nous ne le sacrifierons pas sur l'autel du féminisme. L'opéra n'est ni féministe ni bourgeois. Sa forme n'a pas de contenu moral *a priori*. L'opéra a été l'un des moyens utilisés par l'hétéropatriarcat blanc bourgeois pour asseoir, confirmer, étendre, forger, souder, faire fructifier, nourrir son hégémonie. Il a été engendré par ce système de domination ; ce n'est pourtant pas une raison pour l'y laisser croupir.

Le féminisme nous a appris que nous sommes nos représentations. Les pensées, les histoires, les modèles qui nous traversent conditionnent notre rapport au monde. On se voit comme on a appris à se voir, on s'aime comme on a appris à s'aimer. On pense l'opéra comme on a appris à le penser. Il est dans nos imaginaires un étendard de la culture dominante : élitisme, méritocratie, mythe du génie artistique, honneur, famille, pouvoir, romantisme, héroïsme. C'est un art des dominant-e-s et nous ne dirons pas ici le contraire. Concrètement, il faut de la thune pour faire de l'opéra, beaucoup de thune. L'Opéra de Paris à lui seul représente plus de 35 % du budget national de la culture alloué aux établissements publics dans le domaine de la création. Ce nombre monte à 42 % en ajoutant l'Opéra Comique. Soyons honnêtes, c'est probablement aussi pour cela que l'opéra nous a séduit-e-s, nous, chanteur-euse-s d'opéra. Il est venu titiller l'endroit précis de nos désirs inavoués de gloire, de strass, de paillettes, de bling-bling, d'argent, d'amour, de reconnaissance bien avant que notre conscience politique ne nous transforme en anticapitalistes «éveillés-es».

Et maintenant nous voilà coincées avec cette question : comment permettre à nos deux amours d'exister ensemble ? L'art et la politique. Explorons la piste des nouveaux récits. Nouveaux récits sur l'opéra, nouveaux récits dans l'opéra, nouveaux récits sur les récits d'opéra. La monotone histoire d'«une soprano objet de désir du ténor dont les projets sont contrariés par le baryton ou la mezzo» révèle souvent en filigrane des narrations alternatives.

L'émancipation des femmes et des autres groupes dominés, le désir de faire exploser les normes, les cadres, les codes, le rêve d'une autre société sont aussi racontés à l'opéra et il faut nous donner les moyens d'opérer cette relecture voire cette nouvelle écriture opératique. Il est également urgent d'avoir une autre histoire sur ces histoires. Une qui rappelle le nombre de scènes où l'homosexualité s'exprime, bien souvent sans dire son nom¹, le nombre d'artistes, de compositeurices, de librettistes qui ne rentrent pas dans les normes de genre. Le problème ce n'est pas tant leur absence, c'est leur invisibilité. La fameuse silencieuse. Au lieu de se réjouir d'une glorification d'un ordre blanc bourgeois hétéropatriarcal nous pourrions chercher et creuser les failles, les points de rupture où s'engouffrent la contradiction, la nouveauté, la diversité, la révolte². Parce que voir ces histoires nous fait vivre.

L'opéra rend lesbienne

Quand tu chantes de l'opéra, tu ne peux pas vraiment échapper à ton genre. La manière dont tu te désignes et dont tu te présentes au monde influence tout ton parcours : la tessiture dans laquelle tu chanteras, les morceaux que tu travailleras, les personnages que tu interpréteras. L'hypertrophie du genre à l'opéra semble étouffer toute discussion à son sujet. La physiologie de ton appareil vocal viendrait confirmer ce genre que d'autres t'ont assigné à ta naissance. Tu chanteras avant tout en voix de tête si tu es une femme cis, en voix de poitrine si tu es un homme cis. On te demandera toute ta vie de chanteur-euse si tu es soprano ou mezzo, ténor ou baryton³, mais jamais quel est ton pronom et à quel genre tu t'identifies. On part du principe que tu aimes les hommes si tu es une femme et on t'impose un répertoire, des rôles, des morceaux presque exclusivement hétérosexuels et écrits par des hommes, le texte comme la musique. Il est étonnant de voir comme la limite de l'intime est bien gardée à certains endroits alors même qu'à d'autres, elle semble ne pas

¹ Voir les nombreuses références homoérotiques dans l'opéra citées dans *Genre et opéra* de Louis Bilodeau (2022) au sein du chapitre «Émergence de l'homosexualité» : premières scènes homoérotiques dès 1688 avec la tragédie biblique *David et Jonathas* de Marc-Antoine Charpentier ; *Saul* de Händel ; *Apollon et Hyacinthe* de Mozart ; chez Verdi *Don Carlos* et *Le bal masqué* ; *Le Roi Roger* de Karol Szymanowski ; *The Bassarids* d'Hans Werner Henze ; *La mort à Venise* de Benjamin Britten ; Leos Janáček *De la maison des morts* ; *Patience et Sarah* de Paula Kimper (unique opéra ouvertement lesbien à notre connaissance) ; Bernstein *A Quiet Place* ; *Angels in America* de Peter Eötvos...

² A ce sujet voir l'article de *La Déferlante* n° 8 de novembre 2022 «Que faire des œuvres problématiques?»

³ Tessiture : type vocal d'un-e chanteuse, déterminé selon le registre dans lequel on se sent le plus confortable. Du plus grave au plus aigu : Basse, baryton, ténor, contre-ténor, contralto, mezzo, soprano.

avoir le droit d'exister. Certain-e-s sonderont ta psyché pour comprendre pourquoi ta voix ne «s'ouvre» pas, s'intéresseront à ton alimentation, à ton sommeil, te diront quelle tenue tu dois porter, comment ton apparence physique conditionne la tessiture dans laquelle tu dois chanter. Mais te demander si ça ne te dérange pas en tant que lesbienne de ne chanter que des histoires hétéros, qui ne parlent absolument jamais des problématiques qui sont les tiennes : jamais. Et malgré tout, l'expérience splanchnique⁴ du chant, la rencontre avec des personnages, des histoires qui ne sont pas les tiennes t'apportent ce supplément d'altérité qui te laisse le temps de t'interroger. Malgré la fameuse distanciation⁵ dans laquelle tu essaies de t'enfouir pour garder le contrôle de ta voix (sic) et le carcan social dans lequel on t'a fait grandir, toutes ces histoires de cul et de pouvoir viennent te chatouiller. Je me souviens d'un chef de chant me disant à peu de choses près : «je ne connais pas ton orientation sexuelle, ça ne me regarde pas, mais dans cette mélodie sur un poème très sensuel écrit par un homme à une femme, il faut que tu fasses comme si tu aimais cette femme, comme si tu étais lesbienne». Et d'une autre fois où une metteuse en scène me dit «je ne comprends pas comment des filles intelligentes et féministes comme vous l'êtes aujourd'hui peuvent interpréter les rôles féminins de manière si stéréotypée !» où je pris conscience que les normes de genre, que je pensais déconstruites par les heures de discussions féministes et les kilos de livres théoriques, resurgissent de plein fouet quand on croit devenir un-e autre.

M'étant (enfin) trouvée lesbienne, je m'interroge. La pratique du chant et de l'opéra, cette manière d'interroger les personnages quand on doit les interpréter, tout cela m'aurait-il aidée, aurait-il éveillé mon désir lesbien, aurait-il accompagné mon coming out ? J'aime penser que l'art est un support de révolte, un endroit magique où tu peux faire ce pas de côté qui te pousse à questionner les normes asphyxiantes et les nœuds dans lesquels se coince la pensée et avec elle des mécanismes sociaux délétères. Le chant parle du désir, l'imité, le nourrit. Nos désirs font désordres⁶.

Eros

Certes, les livrets d'opéras génèrent souvent des grincements de dents aux auditeurices politisé-e-s, mais de mon côté, ce ne sont pas des histoires dont je me rappelle quand je vais à l'opéra. Ce sont au contraire des voix, des interprètes, des instants qui me troublent. Un des moments lyriques les plus imprimés dans ma chair de spectatrice est le duo Octavian/Marshallin à l'ouverture du *Rosenkavalier* de Strauss, chanté au Met par Renée Fleming et Isabel Leonard. L'homoérotisme sue de tous les pores de l'écran à la vue de deux chanteuses brûlant d'un désir à peine dissimulé. Au deuxième acte, la scène de la «présentation de la rose» par Octavian à Sophie semble mettre en pause le temps et ses injonctions : un coup de foudre d'une dizaine de minutes, où la rose — symbole du «féminin» — unit les deux personnages. Sophie finit l'air en assurant qu'«il est un homme» («er ist ein Mann») comme pour se persuader elle-même (et le public) du genre d'Octavian troublé pendant ce langoureux instant. *Der Rosenkavalier*, sommet de sensualité lesbienne (regardez tout l'opéra il réserve d'autres pépites...), rejoint là d'autres opéras aux scènes «crypto-lesbiennes» assez explicites comme les duos de Sesto/Annio, Ulysse/Achille, Norma/Adalgisa, Lakmé/Mallika, et j'en passe... Vous l'aurez compris, l'opéra est à mes yeux un lieu de célébration à demi-voilée de l'érotisme lesbien, si rare dans la culture hégémonique.

Malheureusement à l'opéra ce qui saute aux yeux c'est la sexualisation des héroïnes — Carmen, Olympia, Dalila, Salomé... Mais y viendrait-on uniquement pour se rincer l'œil ? L'ouïe occupe le premier rôle dans l'expérience de ce divertissement. Écouter, c'est se laisser pénétrer, imprégner par des vibrations d'un corps autre, d'une voix humaine sans intermédiaire électronique.

L'effet physique peut être profondément jouissif. Il est accentué quand les voix franchissent les barrières du genre : un homme en voix de fausset — contre-ténor — ou une femme en voix de poitrine — mezzo ou contralto. Car l'auditeurice est troublé-e dans son désir



4 Splanchnique : viscéral, mot rigolo qu'on a découvert et bien kiffé en écrivant cet article.

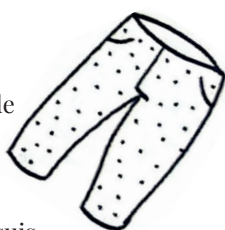
5 En référence à la théorie et à la pratique du «théâtre épique» de B. Brecht ; par exemple lorsqu'une chanteuse crée une certaine distance entre le spectacle et le public, afin de développer l'esprit critique, par certaines techniques de mise en scène ou par son jeu d'actrice.

6 Slogan des années 70 des militant-e-s féministes gays et lesbiennes, repris actuellement par différents groupes militants lgbtqia+.

hétéronormé. Prenez l'air de Dalila, «Mon cœur s'ouvre à ta voix», chaque passage de la mélodie sur les graves do-si chatouille picote mouille l'organe auriculaire. Bref, l'opéra est un régal d'érotisme pour les yeux et les oreilles (et le reste) qui certes renforce les normes hétéropatriarcales mais souvent s'en joue et les renverse en touchant à l'intime de celui qui écoute. Pour l'interprète aussi, chanter lyrique est une expérience jouissive où on mobilise tout notre corps, le périnée, le larynx, le diaphragme, les lèvres... organes érotiques par excellence. Le son qui en sort, pétri de *legato*⁷ ultra sensuel, génère une sensation de plaisir presque addictive (on libère de l'endorphine, eh oui !). Chanter et écouter le chant c'est devenir un corps jouissant.

La mezzo en puissance

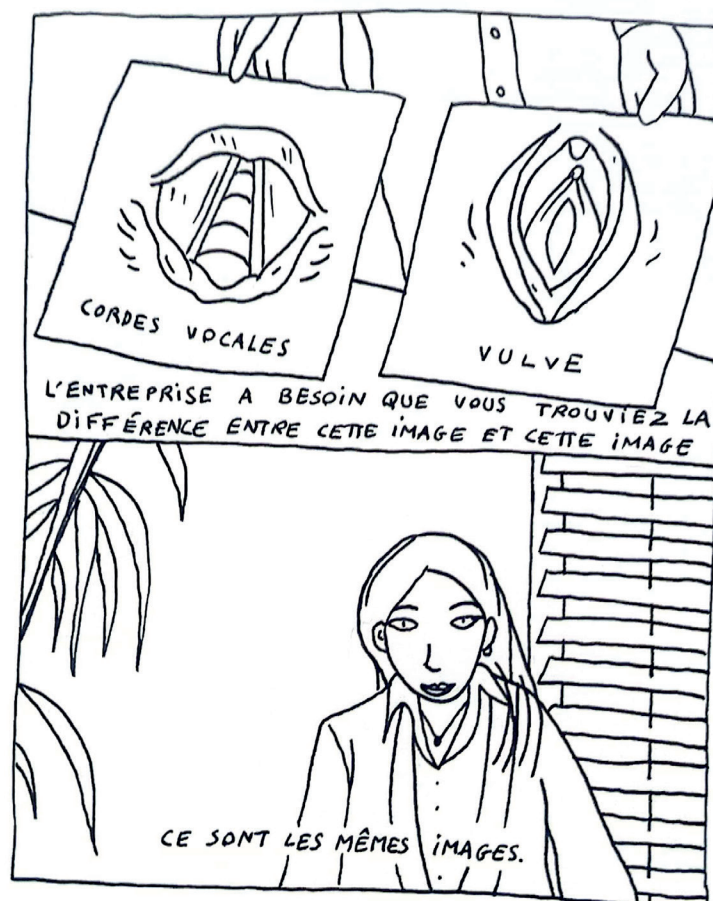
Je suis «devenue» mezzo-soprano il y a de ça un peu plus d'un an. J'explore donc des rôles complètement différents de ceux des sopranos : des soubrettes impétueuses, je suis passée aux femmes fatales et aux jeunes garçons en rut. Ces derniers sont tout un paradoxe à incarner : tout en inversant les genres, les mezzos doivent plonger dans les affres de la virilité. Je pense là à une masterclass de Joyce di Donato où elle demande à une femme jouant Chérubin d'être moins maniérée, plus brute comme les hommes qui ont une posture immobile en «carré». Karine Deshayes, elle, nous transmet le meilleur conseil pour imiter la dégaine d'un homme : imaginer qu'on a «quelque chose entre les jambes». Malgré cette reproduction stéréotypée des codes de la masculinité sur scène, j'adore jouer ces rôles de pantalon car c'est une occasion unique de sortir sur scène des injonctions sociales féminines d'élégance, d'innocence, etc. Quant aux femmes fatales, Carmen, Dalila, Concepcion, elles sont objets de désir quand les rôles dits en pantalon⁸ sont sujets de désir. Paradoxe, encore : interpréter ce type de rôle m'a permis de libérer une sensualité refoulée où



j'ai pu déjouer les injonctions sexistes en en devenant maîtresse. Moi qui ai longtemps fui mini-jupes et talons hauts pour ne pas recevoir de regards masculins libidineux, jouer sur scène ces femmes très sensuelles m'a permis de me réapproprier mon apparence

et de jouer avec ma sensualité, en interprétant ces femmes comme sujets du désir qu'elles maîtrisent⁹. À l'image du drag, «opéra contemporain»¹⁰, cette performance à l'outrance du genre féminin permet de retrouver de la puissance sur scène et au quotidien. En éprouvant cela, je réalise ce que j'imaginai enfant quand je me rêvais cantatrice, cette magie de l'opéra où le tragique, le lyrique et même le comique qui s'y jouent me rendent mes pleins-pouvoirs, m'«empouvoirent» en quelque sorte. Chanter, c'est devenir un être puissant.

Le titre de l'article fait référence à deux ouvrages majeurs de la théorie féministe intersectionnelle contemporaine : Judith Butler, Trouble dans le genre et Donna Haraway, Vivre dans le trouble.



⁷ Phrasé musical qui lie les notes entre elles afin d'obtenir un effet chamallow tout à fait charmant.

⁸ Rôle en pantalon : quand une femme interprète un personnage masculin à l'opéra.

⁹ Il est important de préciser que ce genre de liberté scénique n'est malheureusement permis que dans le cadre d'un récital ou d'une audition, occasions rares. Lorsqu'il s'agit d'un opéra mis en scène par quelqu'un-e d'autre, l'expression de nos propres désirs — surtout de cette teneur — est généralement tue...

¹⁰ Expression utilisée par la drag queen Azuré de la Badass lors d'une présentation du drag à l'occasion de la «soirée dégenrante» organisée par la compagnie Op'hOpHoP ! sur la Péniche Adélaïde le 23 mars 2023.

La Crécelle au ciné : *Tár* & *Divertimento*

Cet hiver, le hasard de la production cinématographique a diffusé à la même période deux films ayant pour protagonistes centrales des femmes cheffes d'orchestre : *Tár*, réalisé par Todd Field et *Divertimento* réalisé par Marie-Castille Mention-Schaar.

Les deux films constituent en miroir deux phases d'une carrière de cheffe d'orchestre. *Divertimento* raconte l'ascension de Zahia Ziouani, cheffe d'orchestre, et de sa sœur Fettouma, violoncelliste, deux jumelles de 17 ans d'origine algérienne vivant en Seine-Saint-Denis. Admises au lycée Racine, elles vont se confronter au mépris de classe de leurs condisciples favorisés et se mobilisent pour créer leur propre ensemble : *Divertimento*. A contrario, Lydia Tár est une cheffe américaine de renommée internationale dirigeant l'Orchestre philharmonique de Berlin. Compositrice, pédagogue invitée à la prestigieuse Juilliard School, venant d'écrire un livre, elle doit achever son intégrale de Mahler par la Cinquième Symphonie. Plusieurs événements, le recrutement d'une violoncelliste et le suicide de Krista, une ancienne étudiante, viennent progressivement ébranler cette position de pouvoir. Le film est le récit de sa chute.

Pouvoir versus discriminations

Jeunesse et maturité, orchestre et cheffe, Europe et États-Unis, Seine-Saint-Denis et institutions prestigieuses du monde musical, communion républicaine et politique woke, musique classique populaire et absolu musical, Marianne républicaine et lesbienne tyrannique, Ravel et Mahler, antiracisme moral et représentation du pouvoir... L'analyse de ces deux films manipule une série d'antagonismes qui s'appuient néanmoins sur un point de départ commun indéniable : la pratique musicale a toujours quelque chose à voir avec la chose politique et la pratique de chef-fe d'orchestre est un des nœuds de cette fondation commune. *Tár* propose une réalisation dans laquelle la question du pouvoir est omniprésente. Aussi froide et imposante que les couloirs des grandes institutions musicales, Lydia Tár est montrée en position de domination : hiérarchique face à son assistante, et générationnelle face à des chefs d'orchestre à la retraite incarnant un ancien monde patriarcal qui serait révolu. Elle décide de la direction

artistique autant qu'elle administre la vie interne de l'orchestre berlinois de manière de plus en plus autoritaire et intrusive au fur et à mesure du film. Devant les étudiants de la Juilliard School et les différents publics qu'elle rencontre, elle est la détentrice du savoir. Pas un seul rapport social n'est épargné puisque même son couple avec Sharon, première violon de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, est décrit comme une transaction, à savoir un échange rationnel de bons procédés dans leurs carrières respectives. Dans *Divertimento*, finie la question du pouvoir et bienvenue dans le feel-good movie républicain à la française. Si bien sûr Zahia et sa volonté d'être cheffe d'orchestre se heurtent à des discriminations sexistes et racistes, les scènes concernées s'appuient sur un imaginaire grossier et réducteur des mécanismes d'oppression, frisant la gêne absolue en termes de réalisation et de jeu d'acteur (d'une voix benête : «bah quand même une femme ne peut pas être cheffe d'orchestre»). Il y a trente ans et plus, les femmes racisées étaient discriminées, mais maintenant c'est fini bien évidemment...

Figures de cheffes

La première scène de *Tár* est une interview sous forme de grand-messe solennelle dans une salle de concert américaine pleine à craquer. Est introduit un personnage principal et ses mains éloquentes au sommet de sa gloire face à un public qui se tient en attente d'une révélation : l'approche de la direction selon Tár. Être chef-fe c'est être maître-ssse du temps («you cannot start without me»), d'avant la première note à la fin du son de l'orchestre. Pour cela, la chef-fe est comme une bannière (on appréciera la dimension militaire) qui guide l'orchestre vers la réalisation d'une œuvre mythique, à savoir la Cinquième Symphonie de Mahler. Cette réalisation s'accomplit dans la fidélité à l'œuvre qui passe par l'accord entre le passé et le présent. À l'aune de cet accord, Lydia Tár peut tutoyer le compositeur, s'élevant elle-même à la hauteur à laquelle elle a érigé le créateur. Le ton est donné, le dispositif de savoir de la présentation d'un ouvrage pose la stature de chef-fe d'orchestre : d'un côté le pouvoir disciplinaire sur les corps musiciens par le total contrôle du temps, et de l'autre le pouvoir mythique de sa propre stature par les représentations esthétiques qu'il met en oeuvre. Comme elle le dira plus tard à sa fille s'amusant avec un orchestre de peluches : «ce n'est pas la démocratie».

À la différence de *Tár*, c'est dans le rapport au collectif et à

l'orchestre que se construit la figure de chef-fe dans *Divertimento*. C'est tout d'abord au sein d'une famille soudée et attentive à son éclosion que Zahia, encore enfant, découvre sa vocation et qu'elle reçoit plus tard l'objet qui désigne communément les chef-fes : sa première baguette de direction, offerte par son père. C'est sa sœur qui, dans l'espace protecteur et intime d'une chambre partagée, lui fait travailler ses partitions en préparation des répétitions et concours. Pour exister en tant que cheffe, Zahia décide de constituer elle-même son orchestre, sa famille musicale, et part à la recherche de ses membres, en les recrutant dans le conservatoire de Stains où elle étudie. Lors des leçons de Celibidache, il s'agit de «faire corps» avec l'orchestre. Osmose musicale dont le chef est l'indispensable prophète, car «sans chef pas de transcendance». Ici, le rôle du chef est de créer la fusion à l'aune du mythe orphique de l'harmonie musicale.

Ce sont donc bien deux façades d'un même mythe de l'harmonie musicale qui sont présentées ici. Osmose des génies, union du passé et du présent dans une œuvre uchronique, accord du temps physique et du temps musical dans *Tár* ; union de l'orchestre et de la-e chef-fe au sein de l'émotion musicale, transcendante et pacificatrice dans *Divertimento*.

Mythes et maître

L'ordre social du chef a besoin d'un mythe fondateur. Au début de *Divertimento* et à la fin de *Tár* se retrouve un même dispositif : celui du téléviseur familial sur lequel est diffusée une cassette de musique d'orchestre. C'est au sein de la famille et des classes populaires, la Seine-Saint-Denis ou un territoire rural périphérique étasunien, que la vocation naît par la rencontre d'un maître : Bernstein pour Lydia Tár et Celibidache pour Zahia Ziouani. Dans cette scène se croisent la naissance et la déchéance des deux personnages. À travers ce mythe, le maître et la famille, se joue la musique comme idéal à atteindre et idéal perdu inscrivant les deux situations dans une pureté du désir musical.

De la référence au maître découle un autre point commun : la pédagogie est une affaire de dévoilement de l'élève à lui-même par le maître. Dans une scène à la Juilliard, Lydia Tár est confrontée à un élève refusant de jouer du Bach en raison de la misogynie du compositeur. Face à ce blocage quelque peu caricatural, la professeure va user de différents leviers de pouvoir dans une scène crescendo qui se finit par l'humiliation de l'élève. Les conseils de Celibidache à Zahia et le refus du professeur de violoncelle d'accorder à Fettouma sa médaille d'or pour qu'elle

fasse mieux s'inscrivent dans cette pédagogie du dévoilement : l'élève est dans le flou, ne sait rien et a besoin du maître non pour lui renvoyer simplement ses contradictions ou les points à améliorer, mais pour le dévoiler à lui-même, pour le faire sortir de son errance. Comme nous le rappelle le mythe fondateur du téléviseur, sans le maître, Zahia ou Lydia ne sont rien...

Représentation des femmes

Alors que le métier de chef-fe est encore extrêmement marqué par les inégalités de genre (cf. *La Crécelle* mvt 5 «En direction des cheffes d'orchestre»), ces deux films proposent deux représentations stéréotypées : la lesbienne tyrannique et la Marianne républicaine. Au sein de *Divertimento*, il y a à la source du film une relation de sororité extrêmement forte entre Zahia et Fettouma. Elles se soutiennent mutuellement, Fettouma fait réviser Zahia, la caméra filme de nombreux regards de soutien, d'empathie mutuelle face aux difficultés. Cette relation de sororité s'étend dans le film à une pratique du *care* associée à un rôle sociologique féminin : Fettouma prend sous son aile une jeune violoncelliste handicapée et Zahia un jeune musicien renfermé émotionnellement qu'elle va faire jouer en prison devant son père. Ces procédés confèrent une dimension maternelle aux protagonistes et amorcent un devenir-Marianne pour la jeune cheffe préparant la scène finale.

Tár joue de l'équivocité entre deux grilles de lecture. D'un côté Lydia s'inscrit dans l'habituel cliché bien ancré au cinéma de la lesbienne tyrannique aux codes masculins : elle se fait appeler «papa», porte une casquette. Mais surtout, elle empêche les nouvelles cheffes d'obtenir ce à quoi elle a accédé tout en donnant l'impression qu'elle est partie prenante d'une cause féministe. Exceptée Olga, toutes les jeunes femmes en rapport étroit avec Tár voient leurs espoirs de carrière neutralisés et leur vie brisée sans jamais pouvoir exprimer l'injustice en cours sous peine d'être mises hors-jeu. La loi du silence et de la concurrence fait son travail, tout est tu. Dans ce monde d'hommes, il faut se comporter comme tel.

Ce pouvoir de Lydia Tár s'inscrit dans une division sexiste du monde. Elle mène de nombreux dîners d'affaires auxquels elle participe avec des hommes. Le fait de choisir une femme pour faire apparaître ce pouvoir historiquement et sociologiquement masculin du chef, de l'Artiste, mais également du Maître, met à nu ces mécanismes et en même temps interroge le spectateur sur son propre rapport à l'incarnation de ce pouvoir. Sans la figure de

repoussoir qu'est la lesbienne mascu et tyrannique, percevrait-on ces mécanismes ? La réponse potentiellement négative nous renvoie à notre propre accommodation d'un pouvoir tenu par les hommes et les représentations des femmes de pouvoir qui en découlent. Car oui, dans la déchéance de *Tár*, c'est un homme qui gagne. Le riche mécène et mauvais chef amateur la remplace pour son concert Malher. Et les moment-clés de sa chute sont le fait de femmes qui soit ont plus de pouvoir qu'elle — une procureure lui annonçant sa traduction en justice — soit restent insensibles, à l'image d'Olga, aux sirènes d'un devenir-mâle.

Contrepoint narratif et politique musicale

La trajectoire musicale des deux films vient contrepointer le synopsis. Plusieurs œuvres phares de l'évolution musicale de Zahia comportent des références folklorisantes et populaires (*Danses Bacchanales* de Saint Saëns, *Boléro* de Ravel) et elle mentionne «les Indiens» pour présenter la *Symphonie du Nouveau Monde*. Ce fil esthétique vient résonner avec la vision coloniale de la banlieue développée dans *Divertimento* : «En banlieue on n'a pas de pognon, mais on a de l'imagination».

Dans la scène finale, la communion orphique de *Divertimento* devient réunification républicaine dans une scène très France (98) Black-Blanc-Beur, où grâce à ses musiciens, Zahia sort de sa torpeur face aux difficultés pour se réaliser et dirige le *Boléro* de Ravel dans la cité. On est à la limite du grotesque : un quartier populaire esthétisé avec de très nombreux et jolis tags, et bien sûr la présence de toutes les catégories sociales : le maire communiste de la ville, des personnes âgées, des enfants, des personnes racisées, un enfant trisomique... Elle semble nous dire que ce qui lui redonne foi et sens, c'est de jouer avec et pour les siens. Mais qui sont-ils vraiment, là réside la question politique volontairement éludée dans le film. Une fin en apothéose pour ce feel-good movie républicain et son intégration à la française : la cheffe d'orchestre Marianne est advenue et veille sur l'ensemble de la nation !

Dans *Tár*, un trio Bach — Malher — Tár est mis en place. Il correspond à un triptyque enseignement, direction, création. Ce triptyque mythique est mis à mal par le personnage d'Olga, la jeune violoncelliste jouant le Concerto d'Elgar. L'émotion qu'elle dégage et son inscription dans un topos différent et plus populaire — la violoncelliste est émigrée de Pologne, Elgar est lui-même d'origine populaire, sa musique considérée comme moins prestigieuse — crée chez Tár une fascination morbide,

un besoin de contrôler ce qu'Olga représente et ébranle son édifice de pouvoir. Finalement, la déchéance de Lydia Tár la relègue en Asie où elle fait jouer de la musique de jeu vidéo. Si le film reprend ainsi la dichotomie grande musique vs industrie culturelle, l'intérêt de cette fin réside ailleurs. Tár joue avec un métronome dans l'oreillette, et c'est elle qui devient à son tour soumise à un temps imposé. Elle se retrouve sous l'emprise de son propre fantasme de contrôle absolu du temps, annoncé plus tôt dans le film lorsque son métronome la réveille en se mettant à fonctionner tout seul la nuit. Son pouvoir du temps correspond à un temps du pouvoir qui ne peut être que rationalisé et objectivé. La fin rappelle ainsi celle du cinéaste Federico Fellini dans *Prova d'orchestra*, où un métronome géant vient remettre l'ordre dans les conflits d'un orchestre en son sein et avec son chef.

Fiction et vérités — qu'est-ce qu'un film réussi politiquement ?

Le projet positif de *Divertimento* est une fable dont la morale consacre la méritocratie républicaine qui triomphe malgré les conservatismes. Cette fable revendique sa réalité, c'est «inspiré d'une histoire vraie» et Zahia Zouani participe à la réalisation du film et à sa promotion. Ce film appelle une adhésion et c'est dans cet appel qu'il est problématique. Il faut croire à ce parcours et à ses mythes afin d'en oublier la teneur politique et ce qui se joue en filigrane : la question coloniale et son implicite musical, les tensions identitaires de Zahia, le sexisme et le racisme comme systèmes d'oppressions. Finalement, son intérêt réside dans ce que la réalisation cherche à cacher, à savoir ce qui est en bordure du film mais ce qui sans cesse, comme dans un palimpseste, remonte à la surface. Difficile de s'épargner la question politique même pour les partisans de la méritocratie et de la communauté nationale pacifiée.

Quant à *Tár*, c'est un film ambigu qui cherche à dissimuler son ancrage dans le réel — l'inspiration qu'il tire de la vie de Marin Alsop — et joue au funambule sur le féminisme. Il se saisit des sujets polémiques de l'époque, sans trancher sur un parti-pris du réalisateur : réactionnaire dénonçant la cancel-culture ? Grossissement du trait pour mettre à distance ? La réalisation millimétrée semble avoir pour seul but de mener cette équivocité, et les hallucinations sonores du personnage sont là pour nous rappeler la fragilité de notre perception. Et dans cette zone d'incertitude, entre rejet et fascination, le-a spectateur-ice peut se mettre au travail...

Musique et race : interview d'Aitua Igeleke

Dans le 7^e mouvement de la Crécelle, nous avons dressé une liste (non exhaustive) de compositeur·ices noir·es à (re)découvrir, pour pallier le désintérêt flagrant que porte la programmation musicale française à la question de leur invisibilisation. En écho à cet article et dans la perspective de livrer à nos lectrices un exemple concret de pratiques pédagogiques et musicales antiracistes, nous avons rencontré la guitariste, compositrice et enseignante Aitua Igeleke. Elle a rédigé en 2020 un mémoire qui s'intitule «La condition raciale, sociale et culturelle des professeurs de musique d'ascendance africaine» (disponible gratuitement sur le site du CEFEDM de Normandie) et qui cherche à observer le rapport d'enseignant·es racisé·es avec les questions raciales dans leur quotidien pédagogique et artistique.

Avis aux lecteurs et lectrices : dans ses réponses, Aitua Igeleke se genre de manière fluide au masculin et au féminin.

La Crécelle : Bonjour Aitua, comment l'idée de ce mémoire a-t-elle germé ?

Aitua Igeleke : Ce mémoire est né autour d'une réflexion personnelle en tant qu'artiste, compositrice et professeur de musique : qu'est-ce que je souhaite transmettre lorsque j'enseigne ? Comment aborder la musique noire avec mes élèves ? En effet, je m'étais moi-même demandé s'il existait des compositeurs ou compositrices noires dans l'histoire de la musique classique. Or étant moi-même une personne noire, je me demandais si le simple fait d'aborder l'histoire pouvait, de ce point de vue, paraître politique ou militant du fait de mon apparence.

L. C. : Qu'en penses-tu maintenant ?

A. I. : C'est forcément militant puisqu'on fait sortir de l'oubli, de l'invisibilisation. Mais ça pourrait être un autre sujet que celui-ci. Peut-être que cette question du militantisme, on ne me la poserait pas si je n'étais pas noire. Je prends plus de distance envers ceux qui pourraient critiquer ma démarche uniquement à cause de mon apparence. Je me considère en effet très légitime sur ce sujet à travers l'ensemble des recherches que j'ai pu faire jusqu'à aujourd'hui. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai

souhaité aborder la condition raciale des professeurs de musique d'ascendance africaine et connaître leurs parcours et leurs questionnements vis-à-vis de cette condition.

L. C. : Quelles sont les principales questions que tu poses dans ce mémoire ?

A. I. : Les axes de recherche tournent principalement autour des valeurs universelles que promeuvent les points 1 et 3 de la Charte pour l'Education Artistique et Culturelle¹, avec lesquelles au fond, je me sens en accord. L'EAC a une volonté universaliste d'une accession à la culture pour tous, quelle que soit sa condition sociale ou raciale. Mais quels sont les moyens pour vérifier cette accessibilité ? Quelle est la perception des professeur·es de musique racisé·es au sujet de cette accessibilité, les concernant et concernant leurs élèves ? Lorsque la charte incite à développer toutes les cultures sans hiérarchisation, comment comprendre les qualifications de «contemporaine», «populaire» et «savante» ? Toutes les cultures se valent-elles du point de vue de la société ? Mon mémoire s'est donc structuré tout d'abord à partir de ces deux principes sous l'angle racial. Puis je me suis concentré sur les professeur·es de musique afrodescendant·es, en voulant connaître leurs points de vue sur les freins de l'accès à l'institution et aux cultures.

L. C. : Comment as-tu construit ton cadre théorique ?

A. I. : Mon cadre théorique s'est construit autour de deux pôles. D'une part j'ai abordé la question raciale et sociale des personnes, comment les termes racisés, noir, blanc, etc. se sont révélés utiles pour décrire socialement les discriminations et le manque de représentation que ces personnes peuvent subir. Et d'autre part j'ai abordé la question raciale et sociale dans la musique. De la même manière je questionne l'utilisation du terme musique noire, musique du monde, tout comme l'absence de l'utilisation du terme musique blanche, et justement comment cette hiérarchie musicale se traduit dans l'institution en France.

¹ Charte pour l'Education Artistique et Culturelle du ministère de la Culture :

Point 1 : «L'éducation artistique et culturelle doit être accessible à tous, et en particulier aux jeunes au sein des établissements d'enseignement, de la maternelle à l'université»

Point 3 : «L'éducation artistique et culturelle vise l'acquisition d'une culture partagée, riche et diversifiée dans ses formes patrimoniales et contemporaines, populaires et savantes, et dans ses dimensions nationale et internationale»

L. C. : Peux-tu nous parler de ta rencontre avec ces enseignant-es d'ascendance africaine ?

A. I. : J'ai interviewé sept professeur-es de musique afrodescendant-es (d'origine africaine et/ou caribéenne) aux profils très variés avec des vécus différents et qui partagent tou-tes des expériences discriminatoires dans leur vie. J'étais parti de l'hypothèse que la condition raciale pouvait être un frein à l'accès aux institutions, et donc à la démocratisation de la culture. J'ai questionné leur condition ethno-raciale, la manière dont ils et elles se définissent, puis leur condition sociale et culturelle. Enfin, j'ai terminé sur leur parcours de musicien-es et d'enseignant-es. J'ai effectué deux types d'analyses : une linéaire en tentant de comprendre le parcours unique de chacun-e, et une transversale en ciblant les points communs et différences entre elles et eux. Au final, je me suis retrouvé avec 3 profils distinctifs de professeur-es que j'ai nommé les républicain-es, les conquérant-es et les initié-es. En résumant de manière un peu rapide, les républicain-es recherchent une forme d'assimilation, tandis que les conquérant-es utilisent leurs origines comme vecteur d'ascension sociale personnelle, et les initié-es se tournent davantage vers une forme de partage et de transmission qui valorise la culture musicale issue de leurs origines. Tout cela m'a permis également de me situer moi-même dans l'enseignement : ma culture, mes origines et mes projets ont pu trouver écho face à ce cadre théorique ainsi qu'à ces différentes interviews.

L. C. : En tant que pédagogue, fais-tu jouer des œuvres de compositeur-ices noir-es ? De quelle manière les présentes-tu ?

A. I. : Oui, tout à fait, j'en fais jouer à mes élèves. Lorsque ce sont des œuvres que j'ai moi-même transcrites, j'ajoute un portrait du compositeur en question. Une fois que mes élèves sont suffisamment avancé-es dans le morceau, c'est à ce moment que j'aborde le contexte historique et la vie de ces compositeurs et compositrices. Ce n'est pas toujours simple surtout pour les plus jeunes, lorsque ce qu'ils comprennent de l'esclavage, c'est «un commerce en forme de triangle». Mais je prends le temps de répondre aux questions, surtout si mes élèves sont intéressé-es et désirent creuser le sujet. Généralement, si j'entre dans ce type de détails, c'est à leur demande, ce sont leurs interrogations qui se manifestent lorsqu'on évoque la vie de ces compositeurs. Ce n'est pas toujours immédiat, ou cela ne fait pas tout de suite sens. Mais cela peut toujours être le cas plus tard.

L. C. : Les compositeur-ices noir-es que tu as pu découvrir et que tu abordes avec tes élèves s'inscrivent-iels dans ce qu'on appelle les musiques noires — terme et espace difficile à circonscrire — et le revendiquent-iels ?

A. I. : Il est vrai que je n'utilise pas ou rarement le terme de musique noire avec mes élèves. Ici je la définis dans la mesure où c'est une musique qui a été pour les personnes noires soit un moyen d'émancipation collective, comme par exemple les chants spirituels afro-américains, soit un moyen d'émancipation plutôt individuelle dans le champ de la musique classique, où nous avons des personnes noires qui ont joué ce style majoritairement occupé par des personnes blanches. On peut voir parfois à quel point cet espace peut devenir un terrain d'émancipation ou de lutte notamment quand les compositeur-ices invoquent l'inversion du stigmat dans les titres des œuvres. Avec par exemple *Danse Nègre* de Samuel Coleridge-Taylor, ou *Nigger Series* de Julius Eastman citées dans le numéro 7 de La Crécelle.

L. C. : Pour conclure, peux-tu nous en dire davantage sur la manière dont artistiquement, tu traites l'ensemble de ces préoccupations ?

A. I. : Dans le cadre de ma formation au Diplôme d'État de l'enseignement artistique dans la musique, j'ai créé Afroclassical, un concert-conférence autour de compositeurs et compositrices de musique classique noire du XVIII^e siècle à aujourd'hui. J'aborde leur histoire sous forme théâtrale avant de jouer une œuvre de leur répertoire, de la musique de chambre à l'orchestre, que j'ai transcrite pour mon quatuor de guitares. Par exemple lors de ce spectacle, j'incarne entre autres le Chevalier de Saint-George qui est une personnalité française importante du XVIII^e siècle considéré comme le meilleur dans tous les domaines (musique, danse, patinage, escrime). D'ailleurs un biopic qui retrace sa vie sort en 2023, mais ça me peine de constater que ce n'est ni une réalisation ni une production française qui en est à l'origine. Des compositeurs et des compositrices noir-es ont été célèbres à leur époque, mais aujourd'hui sont tombé-es dans l'oubli. À travers ce projet artistique, j'espère pouvoir valoriser au maximum leur patrimoine.

Une violoniste en Palestine

4 h du matin, chant du muezzin.

Moi qui me passionne pour les makams, ces gammes musicales arabes, je suis à fond, et jouant la parfaite ethnologue, je sors mon enregistreur pour l'envoyer à mes copains musiciens restés au pays.

Je suis à Ramallah, Palestine. Ou Cisjordanie. Cisjordanie occupée. Soyons précis.

C'est l'été 2022, je suis venue donner des cours de violon, participer aux activités musicales de l'association Al Kamandjati — qui développe l'enseignement de la musique sur le territoire. Je découvre le Moyen-Orient, sa culture, son mode de vie, sa langue et j'espère bien me former à sa musique. À l'issue de deux mois de séjour à Ramallah, j'espère organiser une tournée en trio en France avec deux musiciens palestiniens qui ont été mes amis et mes professeurs sur place.

Cette passion m'a prise petit à petit, d'abord, par la rencontre de Palestiniens Syriens réfugiés en France, près de chez moi. Ensuite, j'ai commencé à écouter la musique, à l'aimer et à me mettre dans la tête que j'allais la jouer, pour de vrai, avec les makams, les taksims, les semaï et tout. Je suis donc montée quelques fois à Paris pour rencontrer les musiciens qui la pratiquent déjà, au conservatoire de Gennevilliers pour la plupart. Et puis voilà, j'ai rejoint Al Kamandjati d'abord à Angers, dans l'ensemble de musique arabo-andalouse, puis je leur ai demandé de m'envoyer sur une mission de prof volontaire en Palestine.

Du conflit israélo-palestinien, je ne sais pas grand-chose finalement. Je sais surtout que je me sens propalestinienne, car je suis anti-colonisation et anti-guerre. Mais je vais réaliser que sur ce territoire, deux histoires circulent : l'une palestinienne, celle que je suis venue écouter, l'autre israélienne, qu'un de mes amis est venu entendre. Lui, à l'époque, est parti marcher en Israël et s'est retrouvé hébergé dans des colonies juives de Cisjordanie. De par son histoire familiale (un arrière-grand-père juif ayant fui la Roumanie), il se sent proche de ce jeune état conquérant. Pour lui, les Palestiniens n'ont pas vraiment l'air d'exister.

Dès les premiers jours avec Al Kamandjati, je fais de belles rencontres, avec l'administration et les professeurs d'instruments. L'école de musique est en plein centre de la vieille

ville de Ramallah, au pied de la Mosquée. Quand le muezzin chante, c'est tellement fort que tout s'arrête. On ne s'entend plus.

Avec mes nouveaux collègues, on sort dans les bars et les restaurants. On déguste les spécialités culinaires, on boit des bières locales, mexicaines ou encore de l'Arak. On fait la fête. Les musiciens palestiniens ne sont pas très différents des musiciens français. Ils jouent, ils enseignent, ils cherchent des dates, ils se demandent si un jour ça va décoller. Je me lance dans l'apprentissage de la musique arabe auprès d'eux. Je note, je repique. Je pars à Naplouse prendre un cours avec un violoniste de tradition arabe. Celui-ci désaccorde mon violon (fa, do, sol, ré) et me met des partitions de taksim sous les yeux. Je nage en pleine galère mais je suis emportée par ces chemins fascinants aux quarts de tons dissimulés qui s'écrivent comme dans le jazz.

Ici, je jouis d'une règle essentielle pour une étrangère en pays arabe : l'hospitalité, qui rend ma vie fraternelle et joyeuse. Dans ce microcosme de Ramallah, je mets un peu de temps à me rendre compte de ce qu'est vraiment la vie ici.

Je découvre peu à peu les règles de vie sous occupation, notamment lors de nos sorties à Jénine, une des antennes de l'école de musique. Jénine est au nord de la Cisjordanie, et accueille l'un des plus grands camps de réfugiés. Ce sont des familles qui ont fui les villes du bord de mer en 1948 lors de la Nakba, («catastrophe» en arabe), où expulsions et massacres ont été perpétrés envers les Palestiniens par les colons, imposant la création de l'État d'Israël.

Les camps de réfugiés, ça ressemble un peu aux cités chez nous. Ce sont des zones urbaines en bordure des villes, où les gens s'entassent dans des logements précaires voire insalubres. On m'explique les zones A, B, C qui organisent le territoire et répartissent son contrôle. Les *checkpoints*, les soldats partout, armés jusqu'aux dents, les murs, les caméras de surveillance à l'entrée des *settlements* («colonies» en anglais). Les entraves administratives à la circulation, avec des permis à demander pour se rendre en «48» ou en «67» (termes utilisés pour décrire les zones avant les colonisations). Les barrières psychiques, le racisme, le décalage de développement urbain entre les deux territoires, le sentiment d'exclusion, de mépris. On me raconte par exemple que l'eau est livrée une fois par semaine en Cisjordanie, ou qu'un Palestinien ne peut pas visiter son père malade à l'hôpital de Jérusalem si son permis n'est plus valable. Bref, une masse de règles insupportables d'injustice.

Je découvre aussi la réalité du conflit. Les raids israéliens au milieu de la nuit, lorsqu'ils arrêtent quelqu'un et qu'ils font exploser la porte, peu importe s'il y a des enfants ou non dans la maison. Les gens sont habitués, ça ne les réveille pas, mais moi je vais assister deux fois à ce genre d'action à Ramallah et c'est angoissant. Une fois, ils viendront fermer de force huit ONG en volant et détruisant leurs données. Une autre fois, ils viendront arrêter le responsable d'une attaque dans un bus à Jérusalem. Un loup solitaire. Il y en a de plus en plus, des gens qui ne supportent plus cette situation et qui prennent la décision, en solo, de faire une action meurtrière, qui leur coûtera au pire la vie, au mieux la prison, et la destruction de la maison familiale. En janvier dernier, c'est d'après les médias «un individu de 13 ans» qui a attaqué des Israéliens avec une arme. Il s'est fait abattre dans les cinq minutes. Mais à 13 ans, n'est-on pas avant tout un enfant ? Comment peuvent-ils espérer que les gens ne se révoltent pas ? N'est-ce pas cette situation coloniale infernale qui l'a conduit à ce geste suicidaire ?

Les médias internationaux présentent les choses comme un conflit là où il s'agit d'un État puissant qui occupe militairement et administrativement un territoire. Les Palestiniens n'ont pas d'armée et l'Autorité palestinienne qui joue le rôle de collaborateur est détestée par sa population.

On sait aussi que la colonisation en Cisjordanie est illégale et la violence de l'occupation condamnée par toutes les instances internationales. Même notre Manu national a affirmé que la colonisation est un crime contre l'humanité. D'où vient donc cet immobilisme dans les médias et dans la communauté internationale ?

Nous passons fin juillet une semaine de répétition en grand orchestre. Des musiciens, jeunes et professionnels venant de toute la Cisjordanie et même des Américains viennent participer à cet orchestre, comme depuis des années. Grand moment de plaisir pour tous, de travail et de journées en collectivité. Nous travaillons des arrangements de morceaux arabes et aussi de pièces classiques telles que la célèbre 40e symphonie de Mozart.

Fin de la semaine, nous nous installons sur la grande scène, en centre-ville pour faire les balances du concert. Il est 16 h. Nous attendons, ça traîne, on s'installe.

Un appel. Gaza.

Ils sont en train de bombarder Gaza. Tous les jeunes sortent leurs téléphones pour se connecter à la page Instagram "eyes on palestine", qui envoie en direct toutes les vidéos d'actu.

Le concert est annulé. Les profs excédés, le chef ému aux larmes par cette année de travail gâchée, et les jeunes sous le choc. On me dit : "c'est tout le temps comme ça", "ils sont en train de tuer des innocents, ils bombardent l'hôpital".

Les concerts sont très souvent annulés ici car une partie de la population ne cautionnerait pas qu'on joue de la musique alors que des victimes ont été tuées sur le territoire. Les organisateurs ont en réalité peur des représailles car il est vrai que la population est divisée et certaines franges sont plus conservatrices. Certaines familles extrêmement religieuses peuvent considérer la musique comme "haram", et l'interdire même à leurs enfants.

Voilà la situation pour les musiciens palestiniens. Une fois sur deux, les concerts n'ont pas lieu. Ils ne reçoivent évidemment aucun dédommagement.

Il y aurait beaucoup à dire encore, sur la violence ahurissante de l'État d'Israël et sur la dégradation de la situation, qui justifie largement la qualification récente d'"Apartheid". Depuis le mois de décembre, des suprémacistes juifs sont au gouvernement et font pencher la balance à l'extrême droite. Cette nouvelle coalition a provoqué une augmentation des violences, surtout de la part des colons extrémistes qui jouissent de plus en plus d'une impunité absolue. Ceux-ci s'organisent en milice et attaquent des villages palestiniens, des randonneurs, des bergers, sous le regard de l'armée. Il me semble qu'à travers ce qui s'y passe, on peut plus largement prendre la mesure de ce qu'est le fascisme. De comment il s'immisce progressivement dans une société. Que le fascisme c'est une idée politique, ce n'est pas une religion, une nationalité. Il y en a aujourd'hui en Israël, mais aussi en Europe, aux USA. Il est le produit des enjeux géopolitiques mondiaux. Il me semble que le sionisme était au départ une idée minoritaire qui a été instrumentalisée pour répondre à des besoins qui dépassent largement la communauté juive, à savoir garder le contrôle au Moyen-Orient. C'est avec cet objectif plus ou moins dissimulé qu'a été encouragée la création de l'État d'Israël. Comme pour bien d'autres conflits, les religions ont été utilisées et manipulées pour mieux diviser et mieux régner.

Le SYNDEAC raconte nawak

«Trop de spectacles !»

Malthus¹ est de retour... Il y aurait trop de spectacles en France ! C'est un syndicat qui se prétend défenseur du service public qui l'affirme : le SYNDEAC (SYNdicat Des Entreprises Artistiques et Culturelles). L'équation est plutôt tordue, jugez-en : au nom de la transition écologique, il faudrait réduire le nombre de spectacles... Étrange manière de prétendre défendre les conditions de travail des artistes du spectacle vivant, quand on pense à toutes celles et ceux qui peinent à accéder à l'intermittence et seraient abandonné-es par ceux-là mêmes qui prétendent les soutenir.

Comment comprendre ?

Le SYNdrôme du bon élève, qui consiste à donner des gages au politique qui subventionne ? Un problème de SYNapse peut-être ? Vous savez quand la connexion entre deux neurones se met à dérailler... Par exemple en dénonçant une supposée «surproduction» artistique en musique, danse ou théâtre comme si on parlait d'un extractivisme débridé des ressources naturelles ? Ou encore en promouvant l'optimisation économique des tournées et «en même temps» la présence artistique sur les territoires ? Oui remettre en question les exclusivités délirantes qui entravent les SYNergies territoriales, oui favoriser les logiques de coopération plutôt que de concurrence entre les lieux culturels, mais non au sacrifice de spectacles !

La transformation écologique ne doit pas être pensée dans une logique malthusienne revisitée dans le langage néo-libéral, où le «modèle économique» serait le mantra de l'activité artistique. La transformation écologique a besoin au contraire de la démultiplication des engagements artistiques. Il n'y aura jamais trop d'artistes, encore moins maintenant, car ils peuvent, en tant qu'ils sont porteurs de mondes sensibles, contribuer à rendre désirable un monde plus sobre et moins inégalitaire.

Comment le SYNDEAC peut-il prétendre à une révolution du spectacle vivant et détourner ainsi le beau préfixe SYN en oubliant qu'il signifie «ensemble»... ? Mais on s'est peut-être trompé sur son nom, ce n'est plus le SYNDEAC mais le SYNDEREAC.

¹ Théoricien anglais du XIXe siècle fervent défenseur d'une réduction de la population, notamment chez les familles pauvres. Ces idées relèvent d'un darwinisme social qui n'a par ailleurs rien à voir avec la théorie initiale de Darwin.

Texto de recrutement nauséabond, deuxième épisode

«Bonjour à tous, suite à un désistement nous recherchons un 2nd XXX pour un concert à Gaveau Jeudi avec Placido Domingo et Colonne. Les répétitions commencent demain. Celui-ci est déclaré 100 € Brut 1 cachet, mais vous serez prioritaire pour les affaires Colonne à venir. Merci de vos réponses rapides et de nous dire si seulement un service pose problème.

XXXXX»

Rappel :

Placido Domingo, baryton espagnol de 81 ans, est accusé par une vingtaine de femmes de harcèlement sexuel, sur une période de trente ans. En 2020, il a lui-même reconnu les faits, présentant ses excuses pour «la souffrance causée» et déclarant «j'accepte toute la responsabilité de mes actes». Déprogrammé partout, il a démissionné de Los Angeles, a renoncé à se produire au Met... mais l'orchestre Colonne a visiblement raté une marche. Notons que P. Domingo est également à l'affiche du Verbier Festival 2023.

Chœurs Brisés Agir : un nouveau collectif voit le jour

Suite aux révélations du *Parisien* et d'Envoyé Spécial sur le passé du chef de chœur Denis Dupays, les ancien·nes élèves de la Maîtrise de Radio France s'organisent. Licencié de l'Opéra de Nantes en 1985 pour abus sexuels sur mineurs, il est nommé chef de la Maîtrise de Radio France en 1989 et y reste 11 ans, malgré des signalements dans d'autres chœurs d'enfants. Dans une tribune, le collectif Chœurs Brisés Agir interpelle l'institution sur cette nomination, arguant qu'il est très peu crédible que Radio France ait pu ignorer les faits. Son action a provoqué l'ouverture d'une enquête interne, à laquelle le collectif apporte de nombreux éléments.

Pour les contacter : choeursbrisesagir@gmail.com

Tuto Crécelle

Avant d'être le nom de notre collectif, c'est bien évidemment un instrument. Utilisé par les agriculteur-ices, les pestiféré-es, les enfants ou encore les militant-es en manifestation, cet idiophone (non, c'est pas une insulte) a eu au cours du temps différentes formes (à main, dans une boîte, en forme de jouet-fusil pour enfant) et différentes tailles (de 5 cm à plus d'un mètre !)

Que dirais-tu, camarade, de participer à l'écriture d'un paragraphe du grand livre de la facture instrumentale, aux côtés de Cristofori, Fender ou Sax¹ ? À l'aide de ce guide ce sera possible ! Crée ta crécelle de tes propres mains à l'aide de matériaux de récupération, et viens la faire sonner en manif !

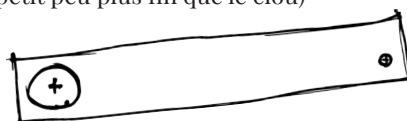
Il te faudra :

- Une tige de bois pour le manche 200 x 10/20 de diamètre
- Deux planchettes de bois pour le cadre 200 x 30/40 x 5-10
- Une languette de bois 200 x 10 x 5 (un bois dur type hêtre ou chêne si possible plutôt que du pin !)
- Une planche pour faire la roue dentée 100 x 100 x 10 (comme pour la languette : du dur pas du pin !)
- Un élastique
- Un clou assez grand, au moins 2 mm de large et 20 à 30 mm de long
- Un peu de colle à bois
- Et des outils (scie, perceuse, forets)

Garde bien en tête que les valeurs données ne sont pas faites pour être respectées à la lettre, on est souvent amené-es à faire au mieux avec les matériaux récupérés (eh oui, la

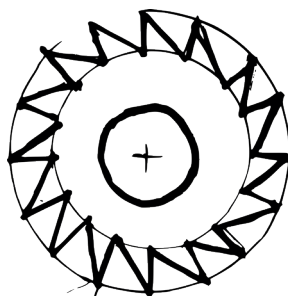
décroissance et le zéro déchet ça fait faire des concessions). L'important, c'est de respecter les proportions et de pas avoir de trop gros écarts !

On va commencer par faire, à l'identique, les deux planches du cadre en perçant d'un côté de quoi faire passer le manche (un tout petit peu plus large que le diamètre du manche) et de l'autre côté de quoi faire passer le clou (un tout petit peu plus fin que le clou)



Ensuite, on va faire la roue dentée. Attention les doigts, on ne les laisse pas traîner sous la scie sinon ça va être compliqué pour faire ses gammes demain.

On va tout d'abord dessiner la roue sur la planche. À toi de voir la forme que tu veux : dents symétriques, asymétriques, 8, 12, ou 16 dents : à toi de voir ce qui est le plus simple à la réalisation, et au son ! (plus il y a de dents et plus il y aura de «Kkrr» par tour de poignet, plus les dents sont grandes et plus le «Krr» sera fort.)

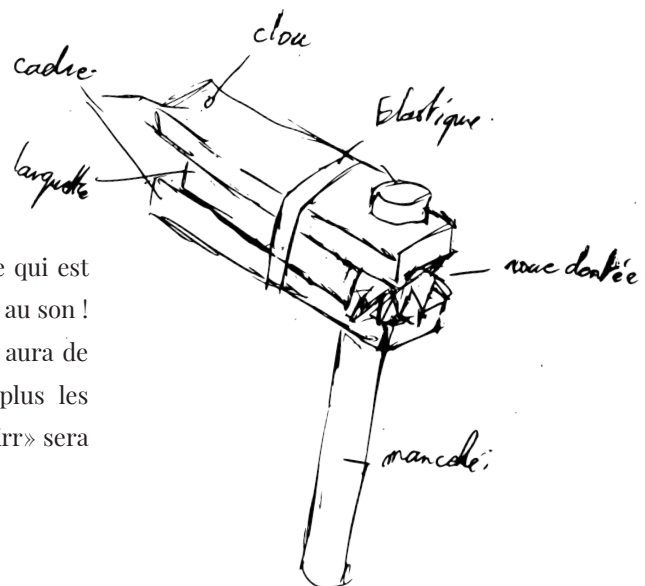


On va coller la roue dentée sur le manche (sans mettre trop de colle ! Il est vrai que les anciens artisans avaient l'habitude de dire «faut qu'ça chie !» mais ça va deux minutes oui ; après y en a partout c'est dégueulasse).

On va percer la languette, de manière bien perpendiculaire, à un diamètre légèrement supérieur au diamètre du clou.



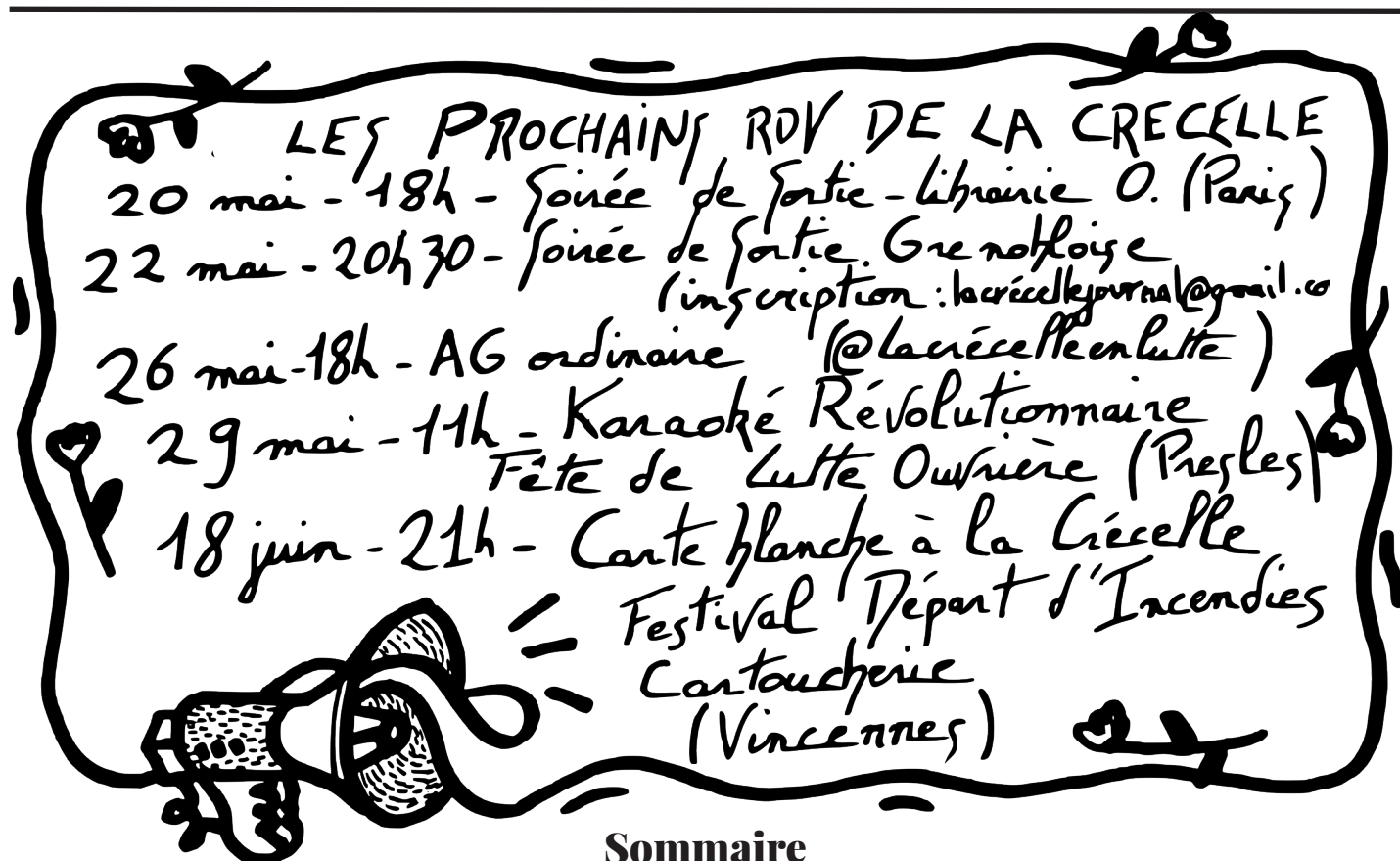
Il est désormais temps d'assembler les deux montants autour de la roue, mettre la languette entre les deux, et insérer le clou en force. Normalement, la languette devrait bouger librement. Dernière étape : découper la languette pour qu'elle arrive pile-poil entre deux dents de la roue, et l'affiner sur son bout pour qu'elle puisse se glisser entre ces deux dents.



Plus qu'à mettre l'élastique pour assurer le retour de la languette, et tournez crécelles ! On se verra en manif !

¹ Cristofori, l'inventeur du piano-forte, Sax l'inventeur du saxophone, et Fender facteur des guitares Fender.

Pour soutenir *La Crécelle* ou s'abonner :
<https://lacrecellejournale.com>



Sommaire

Page 1

Mai-dito

Pages 2 et 3

Brève Grève

LE CONSERVATOIRE NATIONAL SUPERIEUR DU MONDE

Grèves, guitares et groupe électrogène

Les Lyon se syndiquent

Chronique moyenne

Pages 4 et 5

Les enseignant-es artistiques et la grève (témoignages)

Pages 6 et 7

Le Conservatoire augmenté, ou la ruée vers la marchandisation de la culture et de l'enseignement supérieur

Pages 8 et 9

La Fondation Signature et ses talents artistiques

Inspiration Live Music Concept : quand l'événementiel nous montre que jouer du violon, c'est d'abord rentrer dans une taille 36, et peu importe si ton micro n'est pas branché tant que tu sais te déhancher

Pages 10 et 11

VLOG Ecoguerrier

Les luttes ultravertes

Pages 12 et 13

Attente Intermittente

Mots croisés

Pages 14 et 15

Psychotest : quel chant de manif êtes-vous ?

Pages 16 à 18

Trouble dans l'opéra

Pages 19 à 21

La Crécelle au ciné : *Tár & Divertimento*

Pages 22 et 23

Musique et race : interview d'Aitua Igeleke

Pages 24 et 25

Une violoniste en Palestine

Page 26

Le SYNDEAC raconte nawak

Texte de recrutement nauséabond, deuxième épisode

Chœur Brisés Agir : un nouveau collectif voit le jour

Page 27

Tuto Crécelle